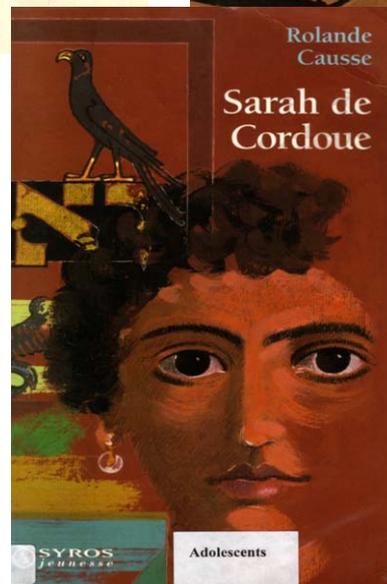
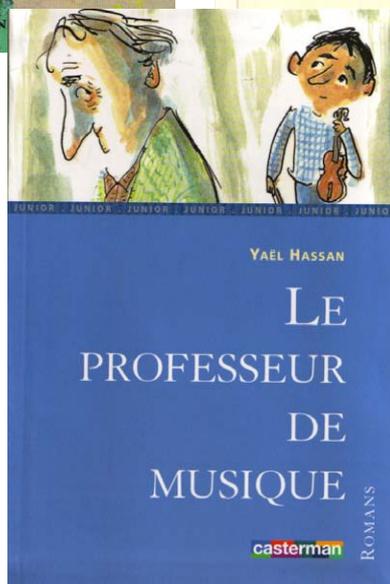
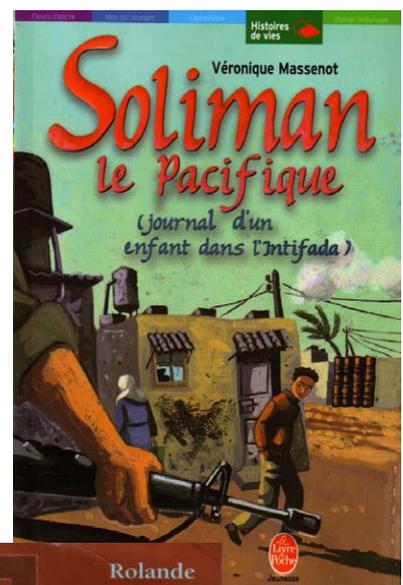
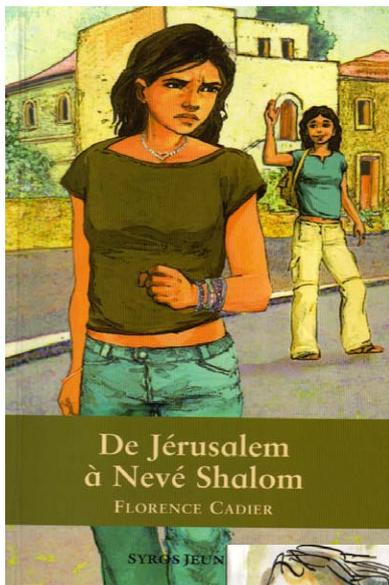


Juif et musulman dans le roman contemporain pour adolescents



Sylvie Bégué

Juif et musulman dans le roman contemporain pour adolescents.

**Mémoire de Master Lettres spécialité Littérature de Jeunesse
(Niveau 1)
Sous la direction de Franck Laurent.**

**Université du Maine
Juin 2006**

*Si quelque créature t'a poussé à me haïr,
Sépare nos habits : tu verras qu'unique en est la trame.*

Umru Al-Qaïs (?- vers 540)

Toute vie véritable est rencontre.

Martin Buber (1878-1965)

Sommaire

| | |
|---|-----------|
| INTRODUCTION GÉNÉRALE..... | 4 |
| 1/ LES RELATIONS HARMONIEUSES ENTRE JUIFS ET MUSULMANS, UN PARADIS PERDU ?..... | 7 |
| 1.1/ INTRODUCTION : ÉTUDE DU PARATEXTE ET DE L'ICONOTEXTE..... | 8 |
| 1.2/ CORDOUE AU DOUZIÈME SIÈCLE : DE LA « CONVIVANCE »..... | 9 |
| 1.3/ UNE RELATION AMOUREUSE : SARAH ET AHMED..... | 12 |
| 1.4/ L'AMOUR PAR-DELÀ LA SÉPARATION : UN COUPLE, DEUX COMMUNAUTÉS..... | 14 |
| 1.5/ JUIFS ET MUSULMANS EN MÉDITERRANÉE : VERS UNE NOUVELLE TERRE PROMISE ?..... | 15 |
| 1.6/ CONCLUSION..... | 16 |
| 2/ LE CADRE DU CONFLIT ISRAËLO-PALESTINIEN..... | 17 |
| 2.1/ LE POINT DE VUE PALESTINIEN. | 18 |
| 2.1.1/ <i>Introduction : paratexte et iconotexte</i> | 19 |
| 2.1.2/ <i>Un adolescent ordinaire dans une situation extraordinaire</i> | 21 |
| 2.1.3/ <i>Mémoire et héritage</i> | 24 |
| 2.1.4/ <i>L'écriture d'un journal intime</i> | 27 |
| 2.1.5/ <i>Conclusion</i> | 29 |
| 2.2/ LE POINT DE VUE ISRAËLIEN..... | 31 |
| 2.2.1/ <i>Introduction : étude du paratexte et de l'iconotexte</i> | 32 |
| 2.2.2/ <i>L'adolescence, en Israël comme ailleurs</i> | 33 |
| 2.2.3/ <i>Vers l'âge adulte : jeunesse et société israélienne</i> | 35 |
| 2.2.4/ <i>Conclusion</i> | 41 |
| 3/ LES TENTATIVES DE DIALOGUE..... | 42 |
| 3.1/ « LÀ-BAS » EN ISRAËL-PALESTINE. | 43 |
| 3.1.1/ <i>Introduction : étude du paratexte et de l'iconotexte</i> | 44 |
| 3.1.2/ <i>Un parcours familial</i> | 45 |
| 3.1.3/ <i>Le parcours initiatique d'une adolescente : une quadruple crise</i> | 47 |
| 3.1.4/ <i>Une expérience de vie particulière : le village de Nevé Shalom Wahat as-Salam</i> | 50 |
| 3.1.5/ <i>Conclusion</i> | 52 |
| 3.2/ « ICI », EN FRANCE. | 53 |
| 3.2.1/ <i>Introduction : étude du paratexte et de l'iconotexte</i> | 54 |
| 3.2.2/ <i>Un sauvetage mutuel : Simon et Malik</i> | 55 |
| 3.2.3/ <i>Mère juive et mère musulmane</i> | 58 |
| 3.2.4/ <i>Histoire individuelle et Histoire collective</i> | 60 |
| 3.2.5/ <i>Conclusion</i> | 62 |
| CONCLUSION GÉNÉRALE..... | 63 |
| 1/ LE CORPUS..... | 63 |
| 2/ LE ROMAN CONTEMPORAIN POUR ADOLESCENTS ET SON RÔLE..... | 64 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 65 |

Introduction générale.

Les relations entre les communautés juive et musulmane occupent le devant de la scène de l'actualité depuis de nombreuses années. Les media, presses écrite et radiophonique, journaux télévisés et reportages documentaires, l'Internet rendent compte régulièrement et du conflit israélo-palestinien et des différends qui peuvent opposer les deux communautés dans telle ou telle société, notamment en Europe. Arte a diffusé par exemple le reportage de Brian Lapping intitulé *Israël et les Arabes: une paix insaisissable*¹, le samedi vingt-six mars dernier. Journalistes et spécialistes du Moyen-Orient s'interrogent actuellement sur les conséquences de l'élection récente du Hamas à la tête de l'Autorité palestinienne, son refus de reconnaître l'Etat d'Israël et sur la succession politique d'Ariel Sharon.

Les divers secteurs de l'expression artistique contemporaine offrent une autre lecture de ces relations si difficiles la plupart du temps. La cinéaste marocaine Leïla Marrackchi réalise en 2005 *Marok*. Ce long métrage met en scène l'histoire d'amour qui unit une jeune musulmane et un garçon juif, les difficultés auxquelles ils se heurtent au sein de leurs familles et de la société marocaine d'aujourd'hui. A Rochefort, en Charente maritime la très jeune troupe de danse hip-hop, Pyramid, propose en 2003 un spectacle intitulé π pour Palestine/Israël. La bande dessinée n'est pas en reste : début 2006 paraît aux Editions Emmanuel Proust *Les trois petits cochons* de Tarek et Aurélien Morinière. Deux loups pacifistes, Shalom et Salam, ne comprennent pas pourquoi on leur demande de « croquer les trois petits cochons » ... Des festivals sont organisés en France, tel celui de Bruay-la-Buissière « La semaine des cultures plurielles ». Cette année, du quinze au vingt-six mars, il s'est consacré à « Israël et la Palestine » et a mêlé musique, cinéma, cuisine, danse, peinture, calligraphie et ateliers créatifs pour sensibiliser et informer les festivaliers. Enfin, la littérature dite générale édite régulièrement des oeuvres qui s'interrogent aussi, par le biais de la fiction, sur l'histoire inextricable de ces deux communautés, notamment au Moyen-Orient, incarnées parfois par des personnages historiques comme le premier ministre israélien Golda Meir². Elle est en effet un des personnages principaux du roman de Sélim Nassib, *Un amant en Palestine*³, qui dépeint sa passion pour Albert Pharaon, banquier arabe qui reconnaît quelques mérites à l'immigration juive en Palestine et n'y est pas hostile si le développement de la région est bénéfique à la fois aux arabes et aux immigrés juifs.

¹Lapping, Brian, *Israël et les Arabes : une paix insaisissable* ; Royaume-uni, 2005 (55 mn).

²Golda Meir a été premier ministre en Israël de 1969 à 1974.

³Nassib, Sélim, *Un amant en Palestine*, Paris, Editions Robert Laffont, 2004.

La littérature pour la jeunesse n'est pas insensible non plus à ce sujet. Il préoccupe notamment les auteurs qui écrivent pour les adolescents à partir du niveau collège, et pas seulement dans le cadre du conflit israélo-palestinien. Maints documentaires, tel *Israël*¹ ou *Un monde palestinien*², et romans pour adolescents tentent de sensibiliser les jeunes lecteurs à un sujet difficile, banalisé par les images de la télévision presque quotidiennement et peu abordé dans les programmes du collège. Deux pages seulement sont consacrées aux conflits du Moyen-Orient dans les manuels scolaires d'histoire et géographie en classe de troisième. Cependant, les lecteurs adolescents trouveront dans *Mondes rebelles junior*³ quatre pages sur ce conflit qui permettront une meilleure compréhension de ce qui pourrait n'apparaître que comme une actualité répétitive. Parmi les auteurs de romans contemporains pour les adolescents, cinq en particulier essaient d'interpeller le lectorat âgé de dix à quinze ans, de lui « enseigner » l' Histoire et les relations des deux communautés d'une autre façon et de lui transmettre le message essentiel de la tolérance et de la paix.

En 1997, Rolande Causse publie *Sarah de Cordoue* aux Editions Syros dans la collection Les uns les autres. Ce roman historique se déroule en Andalousie au douzième siècle et raconte l'histoire entremêlée de Sarah, juive, Ahmed, musulman, et de leur communauté respective sous la menace de l'invasion almohade rigoriste et intolérante.

Véronique Massenot prend le ton du témoignage avec *Soliman le pacifique-Journal d'un enfant dans l'Intifada* qu'elle publie au Livre de poche jeunesse en 2003, dans la collection Histoires de vie. Comme son titre l'indique, Soliman écrit son journal intime pendant la seconde Intifada et expose les espoirs d'une jeunesse palestinienne pacifiste.

De son côté, c'est un point de vue israélien que Valérie Zénatti présente dans *Quand j'étais soldate*, récit autobiographique qui déroule ses deux années de service militaire obligatoire en Israël et publié à L'école des Loisirs en 2002 dans la collection Médium.

Florence Cadier s'attache, elle, à exposer les tentatives de dialogue qui existent entre les deux communautés en conflit et en particulier l'expérience du village de Nevé Shalom - Wahat as Salam où musulmans et juifs décident de vivre ensemble et en paix, expérience qu'elle relate dans son ouvrage *De Jérusalem à Nevé Shalom*, édité en 2004 par les Editions Syros, dans la collection Tempo.

Enfin, Yaël Hassan, auteur très attachée à la question juive, écrit un roman particulièrement émouvant, *Le professeur de musique*, publié par Casterman dans la collection Romans junior Comme la vie, en 2000. Ce récit relate la rencontre salvatrice d'un vieux professeur juif et d'un enfant musulman, tous deux sous le poids d'un traumatisme personnel ou familial dont chacun va libérer l'autre.

Ces cinq textes permettent d'étudier, sous des formes différentes, les moyens mis en oeuvre par leurs auteurs pour s'adresser à un public jeune, dont l'adolescence est tournée vers d'autres préoccupations que les relations antagonistes de peuples pourtant frères, puisque sémites tous les deux.

Ce corpus appréhende les relations judéo-musulmanes sous plusieurs angles : Rolande Causse situe son intrigue à Cordoue au douzième siècle ; elle révèle une culture mixte harmonieuse et annonce sa disparition, voire les débuts de l'antagonisme entre les deux communautés. Dans le cadre du conflit israélo-palestinien moderne, Véronique Massenot donne à lire le point de vue palestinien par le biais

¹Haski, Pierre, *Israël*, Toulouse, Milan, 1997 (Les Essentiels).

²*Un monde palestinien*, Paris, Thierry Magnier, 2004.

³Combres, Elisabeth; Thinard, Florence, *Mondes rebelles junior*, Paris, Editions Michalon, 2001.

de son personnage Soliman, point de vue qui appelle celui de Valérie Zénatti ; celle-ci, en effet, témoigne de l'opinion de la jeunesse israélienne sur le conflit. Enfin, Florence Cadier et Yaël Hassan s'attachent à exposer des tentatives de dialogue, en Palestine-Israël comme en France. La première relate une expérience réelle et particulière de vie commune entre juifs et musulmans ; la deuxième imagine une histoire où judaïsme et islam, loin d'être des barrières, réconcilient les êtres, entre eux et avec eux-mêmes.

1/ Les relations harmonieuses entre juifs et musulmans, un paradis perdu ?



Sarah de Cordoue, de Rolande Causse, paraît aux Editions Syros, en 1997, dans la collection Les uns les autres. Ce roman historique se déroule au douzième siècle à Cordoue. Sarah, aînée de la famille et déguisée en étudiant, accompagne son père, grand érudit juif qui devient aveugle, à la bibliothèque de la ville pour l'aider dans ses recherches et travaux. « Démasquée » par Ahmed, jeune étudiant arabe et musulman, elle noue une idylle avec lui ; cette relation tant amoureuse qu'intellectuelle est vite menacée par l'invasion des Almohades, dynastes berbères qui prônent un islam rigoriste et fermé, et obligent juifs, chrétiens et musulmans omeyyades à se convertir ou à fuir. Salomon emmène sa famille loin de Cordoue en danger tandis qu'Ahmed fuit de son côté. Les jeunes gens se retrouveront-ils ?

1.1/ Introduction : étude du paratexte et de l'iconotexte.

Selon Michel Peltier, le roman historique « est une évocation du passé, à travers une fiction, dont la qualité de l'écriture et de l'invention contribue au plaisir de lire... le récit historique est un détour par le passé, proposé par un auteur, pour transmettre un message à son jeune lecteur¹. » C'est exactement l'intention de Rolande Causse : utiliser cette forme narrative dont l'intérêt didactique semble évident à cette spécialiste de la littérature pour l'enfance et la jeunesse, pour promouvoir la paix et la tolérance auprès de son jeune lectorat. Romancière et poète, elle a écrit plusieurs récits historiques pour la jeunesse, notamment sur la période de la Seconde Guerre mondiale : *Les enfants d'Izieu*, publié en 1994 par Seuil jeunesse, réédité en 2004 par les éditions Syros ; *Rouge braise* paraît en 1998 chez Gallimard et *Oradour, la ville des enfants volés*, en 2001, chez Syros, dans la même collection, Les uns les autres, que le roman qui nous occupe aujourd'hui.

Sarah de cordoue est un titre évocateur : le prénom féminin introduit l'héroïne principale de l'intrigue. Celle-ci est également désignée par le nom de la ville de Cordoue, rattaché à elle par la préposition « de » qui lui confère un caractère de noblesse et un lien d'appartenance ; nous verrons que Sarah non seulement appartient à Cordoue, mais qu'elle est même l'incarnation de cette ville restée pour l'Histoire symbole de culture florissante, de communion entre les communautés et de tolérance profonde envers l'Autre.

Les deux citations en exergue apportent un éclairage supplémentaire dans ce temps d'étude avant la lecture. La première, de Robert Antelme, extraite de son ouvrage *L'espèce humaine*², insiste sur le rôle de l'Histoire, et par là, du roman historique, dans la transmission du souvenir, de la mémoire collective. L'Histoire empêche d'oublier : « L'Histoire se moque de la nuit qui voudrait dans l'instant supprimer toutes les contradictions : l'Histoire traque plus étroitement que Dieu ; elle a des exigences autrement terribles » . « On peut brûler des enfants sans que la nuit remue ». La deuxième citation proposée par Rolande Causse annonce la place capitale qu'elle va donner dans son texte à la culture, l'érudition, la Connaissance en somme : « ...Il est royal de manipuler les livres... ». C'est à Al-Mu'tamid, roi et poète du onzième siècle, qu'elle emprunte cette ligne.

¹Peltier, Michel, *Trésors des récits historiques pour la jeunesse*, Créteil, Scéren-Cndp, 2002 (Argos Démarches), p.14.

²Antelme, Robert, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1947. Résistant et interné dans le camp de Gangersheim puis à Dachau, Robert Antelme montre dans ce livre des déportés qui conservent leur conscience face aux pires cruautés humaines.

La maison d'édition Syros publie pour la jeunesse depuis 1984 ; sa politique éditoriale se tourne vers les autres cultures ; ses textes s'appuient sur des valeurs citoyennes. C'est le cas de la collection Les uns les autres au nom très explicite : les récits publiés dans cette collection depuis 1992 plongent le lecteur adolescent dans la vie de ceux qui vivent ailleurs et autrement, voire à une autre époque. Elle envisage en même temps les relations et les différences entre groupes ethniques, sociaux, de sexe et d'âge différents. *Sarah de Cordoue* a toute sa place au sein de cette collection.

Le résumé de la quatrième de couverture joue son rôle à la fois de pose de l'intrigue et d'installation de l'attente de la suite ; titre et résumé sont magnifiquement servis par l'illustration de Georges Lemoine, qui a illustré d'autres ouvrages de Rolande Causse. Sur la première de couverture, le portrait d'une très jeune fille, adolescente au regard grave, au premier plan ; derrière elle une lettrine hébraïque qui évoque à elle seule écriture, connaissance et transmission. L'héroïne et son appartenance à la communauté juive sont posées. La quatrième de couverture complète la première : ouvrir le livre à l'envers permet de découvrir le tableau offert par l'illustrateur de façon panoramique. Une petite caravane se déplace dans un décor quasi désertique, qui rappelle, tout comme la lumière diffusée par les couleurs choisies, des paysages méditerranéens. La caravane implique le départ, la séparation, le déplacement, voulu ou forcé, l'errance ou l'exil. Le décor est planté, l'héroïne légèrement dévoilée : le lecteur peut entrer en lecture. Sarah raconte son histoire à la première personne ; ce procédé permet à l'auteur de favoriser l'identification du lecteur, ou en tous les cas de la lectrice, avec l'héroïne, de provoquer leur proximité sensible.

L'on voit donc que tout est mis en place dans ce travail de concert entre auteur, illustrateur, et éditeur pour introduire le jeune lecteur dans un autre monde avant même qu'il ait commencé la lecture proprement dite. Suivons avec lui Sarah qui raconte abondamment sa ville.

1.2/ Cordoue au douzième siècle : de la « Convivance ».

Pour et dans l'Histoire des hommes, Cordoue est un symbole fort, la ville devenue mythique d'une civilisation florissante, tolérante, ouverte et sans cesse enrichie des différences de l'Autre. Musulmans omeyyades, juifs et chrétiens ont créé la civilisation d'Al Andalous, à son apogée lorsque Sarah entre en scène dans le roman de Rolande Causse. Dans un discours à l'Académie française intitulé *Une très vieille convivance*¹, Florence Delay décrit l'harmonie entre les communautés dans l'Espagne andalouse : « La Convivencia ? ceux qui connaissent l'Histoire de l'Espagne savent que ce mot embrasse une période qui dura près de huit siècles et pendant laquelle juifs, musulmans et chrétiens vécurent ensemble... Grâce à la convivance eut lieu le plus extraordinaire rendez-vous du Moyen Age : le rendez-vous entre l'Orient et l'Occident. »

A lire le portrait qu'en peignent régulièrement Sarah ou son père, le savant juif Salomon, Cordoue est elle aussi un personnage du récit. Salomon la décrit comme le paradis sur terre lorsqu'il s'adresse ainsi à sa fille :

Cordoue, réputée pour ses vingt écoles, son université toujours animée et sa grande bibliothèque, répandant le savoir de l'humanité... Cordoue, terre d'islam où règne le calife. Cordoue et son immense quartier juif dans lequel vit une communauté que dirigent rabbins et Sages (p. 19).

¹Delay, Florence, *Une très vieille convivance*, Paris, 26 octobre 2004, in <www.academie-francaise.fr>

Tout est dit dans ce passage : le lecteur adolescent découvre en même temps que Sarah cette vision de la ville berceau d'une civilisation particulière, nommée en arabe Al Andalous et qui vit de sa capacité à unir coutumes, connaissances, langues, savoirs qui appartiennent à des cultures différentes et ce dans un grand esprit de tolérance et d'ouverture. C'est ce que confirme l'article de Nissim Rejwan¹ *Juifs et Arabes : un héritage culturel commun* et dans lequel il indique :

« Si les relations entre juifs et arabes remontent à l'époque pré-islamique, il fallut toutefois attendre le Moyen Age pour que les liens noués entre eux produisent des résultats féconds et pérennes... La plus grande partie du peuple juif vivait en terre d' Islam et sous le califat s'amorça la longue et brillante période de symbiose judéo-arabe... Les historiens de l'époque ne tarissent pas d'éloges sur Cordoue, la capitale du califat omeyyade, remarquable foyer de culture et d'art... ». Cordoue, paradis terrestre pour Sarah et sa famille, est un personnage omniprésent dans le récit même et surtout pendant l'exil qu'ont choisi de subir Salomon et les siens devant l'invasion almohade de la ville. Salomon, pour pérenniser le souvenir de la cité idéale perdue, écrit en exil *L'histoire de la splendeur de Cordoue*.

Si les deux cultures juive et musulmane, arabe et hébraïque donnent naissance en Andalousie à une culture si florissante, c'est également parce que les deux langues, arabe et hébreu sont parlées et écrites dans la cité. Sarah explique clairement la situation :

A Cordoue, tous les habitants sans exception parlent l'arabe. Les lettrés musulmans ainsi que certains juifs le lisent et l'écrivent. L'hébreu reste le domaine des juifs, religieux et savants. Mon père, afin de lire les textes essentiels, a appris très jeune l'arabe, l'hébreu et le grec. (p.11)

Le coeur de la cité est la grande bibliothèque de Cordoue. C'est là que Salomon effectue ses recherches, qu'avec d'autres érudits, juifs ou arabes musulmans, il écrit et enseigne. Il possède une bibliothèque personnelle, certes plus modeste, mais qui fera l'objet des premiers bagages de l'exil. Elle n'est pas comparable à l'image que nous offre Sarah de la grande bibliothèque :

Nous avançons à pas feutrés ; le silence enveloppe des milliers de parchemins et de manuscrits qui m'impressionnent...(p.11)

Lieu de conservation de la culture reçue et transmise, la grande bibliothèque fait écho à celle du médecin juif Ben Halévi, riche et savant, bibliothèque que Sarah a la chance de visiter :

Puis, d'un pas glissant, il m'entraîne vers une immense bibliothèque... Là, il collectionne les textes hébraïques et quelques parchemins araméens trouvés au bord de l' Euphrate, les ivoires andalous et les cuivres gravés à Ispahan... Il possède encore les manuscrits grecs retrouvés dans des jarres, sur la côte orientale de la Méditerranée.(p. 29)

Albert Hourani confirme l'existence de bibliothèques dans les maisons arabes du Moyen Age : « Les palais et les grandes maisons avaient des bibliothèques, dont certaines contenaient des ouvrages admirablement calligraphiés et agrémentés d'illustrations. ²» Abd Chourad, ami philosophe et musulman d'Ahmed, accueillera Salomon et sa famille en exil à Malaga ; lui aussi possède une bibliothèque et c'est un des endroits de sa maison qu'il leur fait visiter en premier lieu :

¹Rejwan, Nissim, *Juifs et arabes : un héritage culturel commun*, 1er septembre 1999 in <www.mfa.gov.il>

²Hourani, Albert, *Histoire des peuples arabes*, Paris, Editions du Seuil, 'Points Histoire', 1993, p. 269.

Il nous fait visiter sa bibliothèque. Ses mains courtes caressent avec sensualité les parchemins ; il nous explique qu'il veut démontrer tout ce qui est démontrable et faire savoir ce qui peut améliorer la vie de ses semblables. (p. 84)

Immenses et publiques ou plus modestes et intimes, les bibliothèques symbolisent le creuset des savoirs et de la transmission des connaissances entre communautés de la Méditerranée du Moyen Age. La ville de Cordoue, dotée d'une prestigieuse école de traduction, a su conserver et divulguer l'héritage grec, tout comme Alexandrie sur l'autre rive de la Méditerranée, où Salomon en exil avec sa famille s'arrêtera quelques temps.

Dans cette ville multiple où langues, sciences et religions s'entremêlent pour créer une civilisation à part entière, Rolande Causse a choisi de donner à ses personnages des prénoms symboliques, très représentatifs de leur culture et de leur religion respective. Sarah, l'héroïne, porte le prénom biblique de l'épouse d'Abraham : grâce à elle, les deux religions vont naître, puisque d'une part, elle enfante en sa vieillesse un fils, Isaac, patriarche du peuple juif et qu'avant cela, se croyant éternellement stérile, elle choisit sa servante Agar comme concubine pour Abraham, devenu père alors d'Ismaël, ancêtre des musulmans. Sarah de Cordoue symbolise l'union primordiale des deux religions soeurs, puisque nées de deux frères, les fils d'Abraham. Salomon, son père, porte le nom d'un roi légendaire, le plus sage de tous les hommes et fils de David. Incarnation biblique de la connaissance de la Torah, mais aussi des sciences profanes, il aurait eu d'après la légende la faculté de parler à toutes les créatures dans leur langue respective. C'est bien là le rêve du père de Sarah, maîtriser les langues, en tous les cas les trois langues de la connaissance à Cordoue, arabe, grec ancien et hébreu. Ahmed, le jeune étudiant musulman amoureux de Sarah, porte une des formes du prénom du prophète Muhammad, « l'un des quatre-vingt dix-neuf prénoms, et le plus céleste, du prophète » selon Malek Chebel qui précise que le prophète symbolise pour le musulman « le prototype du genre humain, tant du point de vue psychologique, caractérologique, humain que spirituel.¹ » Ces prénoms aux fortes connotations sont connus du jeune lecteur car très répandus encore aujourd'hui et utilisés en France, surtout Sarah, qui a dépassé les frontières linguistiques et religieuses, ainsi qu'Ahmed, familier dans une société mixte où les jeunes arabes issus de l'immigration notamment d'Algérie, partagent les bancs du collège avec les adolescents aux prénoms d'origine latine, celte, franque ou anglo-saxonne. Emblématiques de la richesse culturelle et de la mixité culturelle d'Al Andalous, ces trois prénoms symbolisent la communion d'esprit de ses habitants.

Forts de l'héritage grec, bénéficiaires de la culture de l'Autre, les Cordouans reçoivent, en particulier grâce à la Grande bibliothèque, un enseignement de qualité, ouvert, riche. C'est pour recevoir l'enseignement de Salomon, dont il connaît l'érudition, qu'Ahmed se présente à lui à la bibliothèque. L'enseignement, la relation de maître à étudiant, est un des véhicules du partage et de la transmission des savoirs. Comme le dit très bien Salomon : « Cordoue coule ses années dans le rêve d'apprendre, de comprendre et de partager savoir et sagesse entre tous. » (p. 20) Comprendre pour être libre, enseigner pour rendre libre : Ahmed suit l'enseignement de Salomon, Sarah celui d'Ahmed qui lui inculque la tradition scientifique des arabes ; elle ouvre à Fustat et malgré le refus du rabbin local, une école pour les petites filles du quartier juif où elle s'installe avec les siens, parce qu'elle a bénéficié de connaissances malgré son statut de femme, et qu'elle a pu révéler et vivre pleinement son goût du savoir, réservé aux hommes. Comprendre pour maîtriser son destin ou celui de sa communauté est le but d'une ville et d'une civilisation qui seront vite menacées par l'invasion d'une tribu berbère qui prône rigorisme, unicité de religion, de langue et qui mettra fin à un certain art de vivre en Andalousie. La relation de maître à disciple, l'un et l'autre indifféremment juif ou musulman, homme ou femme, outre le fait qu'elle restitue la vie intellectuelle de Cordoue à cette

¹Chebel, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans-Rites, mystique et civilisation*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 23.

époque, est un moyen pour l'auteur d'appuyer sur l'idée des relations entre les deux communautés et les richesses qu'elles peuvent partager dans l'ensemble des connaissances humaines.

En exil à Fustat, ancêtre de la ville du Caire et au moment de relater son histoire dans un journal, Sarah rêve de Cordoue et exprime une profonde nostalgie de la cité, paradis perdu des coeurs et des esprits.

Je tente de me souvenir de tout ce qui s'est déroulé à Cordoue... J'écris et les paysages renaissent ; jasmin, hibiscus, liserons, citronniers fleurissent ; champs, vignes, oliviers, bosquets, cyprès croissent. Je persévère, les couleurs jaillissent, les infimes détails surgissent.(p. 134-135)

Cette nostalgie est d'autant plus profonde que Cordoue est le berceau de ses amours avec Ahmed, amours tant sensuelles qu'intellectuelles.

1.3/ Une relation amoureuse : Sarah et Ahmed.

Le récit historique de Rolande Causse place en son centre la relation amoureuse entre Sarah et Ahmed. Ces deux adolescents, de religion et de culture différentes, n'auraient pas dû se rencontrer : elle est juive, il est musulman, ils ne fréquentent donc pas le même lieu de culte. Il est étudiant, son statut de femme éloigne théoriquement Sarah des lieux d'enseignement ou de connaissances et la voue à des tâches ménagères. L'auteur utilise deux artifices littéraires qui vont rendre possible la rencontre ; elle travestit Sarah en Samuel, neveu et disciple de Salomon, qui l'accompagne à la bibliothèque pour l'aider dans ses travaux, car le savant perd la vue et a besoin d'un lecteur. La lecture du roman nous apprend tardivement que c'est la mère de Sarah qui a encouragé son mari à utiliser ce procédé :

Il m'a demandé mon avis. C'est moi qui lui ai suggéré que tu sois habillée en homme ; c'est moi qui lui ai conseillé de te prendre à ses côtés comme neveu et disciple. (p. 126)

Le travestissement d'une femme en homme est un des moyens de la reconnaissance amoureuse en littérature, notamment dans le théâtre classique. Ici, il met en relief la qualité profondément sincère du lien amoureux et le désir physique de la proximité de Sarah qui conduit Ahmed à rapidement l'exprimer. Cependant, c'est sur l'émoi de la jeune fille que l'auteur s'attarde davantage :

Ce jeune homme au port majestueux m'intimide. Sa peau cuivrée, ses yeux en amande sombre et ses cheveux noirs, ondulés, contrastent avec sa robe de soie jaune... Il me salue. A peine j'ose lui dire un mot que ma voix se casse et qu'une toux malade s'empare de moi. (p. 22)

La relation engagée entre les deux jeunes Cordouans se développera dans un lien sensuel réciproque très poétiquement et pudiquement rendu par l'auteur :

Je me coule dans ses bras, respire le parfum de sa peau, pique son cou de baisers et affirme que je deviendrai sa femme dans l'année qui viendra... sous l'immense ciel laiteux, je m'allonge près d'Ahmed ; ... Il caresse mes cheveux, parlant de désirs. Il murmure son amour renaissant chaque jour et grandissant sans cesse.(p. 42-43)

Rolande Causse utilise aussi le langage poétique, rappelant les traditions arabes et hébraïques de la poésie amoureuse. C'est par un poème, qui rappelle au lecteur à la fois la poésie arabe¹ et *Le Cantique des Cantiques*² qu'Ahmed se déclare à Sarah, dans un texte où il laisse flotter l'ambiguïté sur le sexe de son interlocuteur et dont les derniers vers disent :

*Êtes-vous apparition aux ondoyants passages ?
Êtes-vous être humain aux pas ondulants ,
Aux gestes de grâce, au souffle bienfaiteur ?
Chacune de vos secondes, de vos minutes,
de vos heures me sont précieuses... (p. 26)*

Ahmed et Sarah sont en outre étroitement unis par le désir de posséder le savoir, de faire fructifier leur goût de la connaissance ; on sait déjà qu'Ahmed souhaite recevoir les connaissances de Salomon, notamment en médecine, car le père de Sarah a bénéficié de l'enseignement de la prestigieuse école de médecine de Tolède. Sarah, au contact de son père et grâce à lui, se perfectionne en hébreu, en arabe, apprend le grec ancien et ambitionne d'entrer à l'université et plus tard à l'école de traducteurs de la ville :

C'est à cette époque que je demande à mes parents l'autorisation de suivre des cours à l'université. Le désir d'étudier s'est emparé de moi et je souhaite écouter un grammairien dont mon père m'a fait les louanges. (p. 22)

Ahmed lui enseignera la tradition scientifique arabe, en particulier la botanique et la phytothérapie, connaissances qui lui permettront de nourrir sa famille dans la montagne sur le chemin de l'exil, de soigner la cheville foulée de sa mère et de sauver sa plus jeune soeur des fièvres malignes qui la terrassent durant ce même voyage.

Ce couple mixte est le symbole de l'union des deux religions, même si le mariage des deux jeunes gens n'est pas célébré au cours du récit. Ainsi, l'auteur n'a pas à trancher pour savoir quel rite, juif ou musulman, sera choisi pour la cérémonie. Cette ellipse laisse le lecteur imaginer seul les difficultés que pourraient rencontrer les amoureux face à leur famille et leur communauté respectives. Rolande Causse abandonne ce sujet aussi vite que Sarah et sa famille quittent leur maison devant l'invasion almohade, et l'on peut se demander si elle refuse de choisir pour les personnages ou si elle souhaite éviter tout motif de dysharmonie entre ses protagonistes qui vivent comme leurs concitoyens

¹La poésie arabe, ancienne et moderne, célèbre l'amour sans pudeur ni fausse honte, dans une description de la femme aimée qui éveille les cinq sens et chante ses louanges.

²Ce Livre poétique de l'Ancien testament est un chant d'amour entre une Bien-aimée et son Bien-aimé, entre une jeune fille et son futur époux.

cordouans, dans le respect des communautés, des échanges et des transmissions pour la culture unique d'Al Andalous.

Le couple-héros de Rolande Causse atteste que l'épanouissement de soi passe par l'amour d'une part, non seulement le lien amoureux mais l'attachement à l'Autre dans sa diversité, et également dans la connaissance, l'étude et l'enseignement des savoirs accumulés, conservés et diffusés au sein d'une civilisation riche de ses différentes composantes.

1.4/ L'amour par-delà la séparation : un couple, deux communautés.

Si elle décide d'illustrer l'harmonie cordouane du douzième siècle, l'auteur, dans son projet de récit historique, explore aussi la dislocation de cette harmonie, son délitement provoqué par l'invasion almohade et symbolisé par la séparation des jeunes gens. Cordoue est menacée, chrétiens, juifs et musulmans omeyyades, jugés trop ouverts, doivent se convertir ou fuir. Pour préserver sa foi, Salomon décide de partir. Parce qu'il est descendant du premier Omeyyade venu de Damas fonder Cordoue, Ahmed se sent menacé aussi. Sarah affronte un dilemme : choisir de suivre sa famille juive ou Ahmed le musulman. Sa décision de suivre ses parents figure symboliquement la séparation progressive des deux communautés parvenues à l'antagonisme que nous savons. Les affres de la séparation torturent Sarah dans son exil ; parce qu'elle ne sait pas ce que devient Ahmed, s'il est sain et sauf, s'il est parvenu à Séville encore libre, elle exprime sa souffrance dans un discours intérieur qui la rend proche du lecteur et permet à celui-ci une empathie avec le personnage :

- Quand Ahmed quittera-t-il le pays intérieur, menacé de guerre, afin de me retrouver au bord de cette mer ? Sur quelle rive pourrons-nous voir notre couple s'épanouir ? Où s'abrite-t-il en ce moment ? N'est-il pas aux prises avec quelque brigand qui n'hésite pas à le tuer ? (p. 79)

La dépression de la jeune fille atteint son paroxysme à Fustat où, installée depuis plusieurs mois, elle oscille entre l'espoir et le renoncement :

Souvent, la nuit, je rêve. Je vois un chemin sombre et, de chaque côté, des maisons détruites. J'entre dans l'une d'elles et trouve le corps inanimé d'Ahmed. Il a été tué sauvagement. Alors je veux me jeter dans un puits en hurlant : « Je ne saurai jamais. » Ces mots me réveillent. Je ne saurai donc jamais... (p. 131)

Malgré l'éloignement spatial et temporel qui force le couple à la souffrance, l'amour qu'il partage est tout-puissant. Exil, différence de religions qui pourrait être un obstacle culturel et familial sont rejetés par Sarah comme inadmissibles et inconcevables à long terme. La question du destin se pose alors, collectif ou individuel ; avant d'arriver avec les siens à Malaga, Sarah s'interroge, encore dans un monologue intérieur, forme de discours plus apte à entraîner le lecteur dans une réflexion qui se veut universelle :

Depuis combien de siècles les êtres humains ont-ils découvert la Méditerranée ? Combien de générations se sont succédé, chacune ayant fait halte sur cette plate-forme ? Combien d'hommes, de femmes, d'enfants, différents d'âge, de langue, de pays, de métier, de religion, se sont reposés là et ont contemplé cette plaine marine ? De ce site, combien d'exilés ont pensé aborder un nouveau pays ? (p. 80)

Rolande Causse apporte à l'état d'esprit de Sarah, celui de tous les exilés du monde, la réponse d'un épilogue ouvert qui lui laisse entrevoir non seulement des retrouvailles avec Ahmed et l'épanouissement de leur couple, mais également le retour dans la cité perdue ou du moins la fondation d'un nouveau paradis sur terre, émanation et rappel de Cordoue, de l'Andalousie lettrée et savante, tolérante, carrefour des religions, philosophies et autres sciences, somme des connaissances humaines du monde méditerranéen de cette époque-là.

1.5/ Juifs et musulmans en Méditerranée : vers une nouvelle Terre promise ?

Salomon, Sage de Cordoue, qui règle les différends entre ses congénères et expose à cette occasion les points importants du droit hébraïque, entraîne sa famille dans l'exil pour sauver sa foi. La famille part dans la précipitation mais Sarah veille, en tant que fille aînée, à la préparation des bagages et aide sa mère :

Devant elle, quatre couffins immenses attendent. L'un doit contenir les livres les plus précieux ainsi que les pointes de roseau et les parchemins, tout le nécessaire qui permettra à mon père de transmettre son savoir ... victime d'une invasion qui me dépasse, je choisis d'être Sarah l'utile et devant la fatigue maternelle, à mon tour, je prends en main notre départ. (p. 53)

Le premier couffin, symboliquement, transporte Cordoue fief de la connaissance, des savoirs multiples, et les outils de leur transmission. Il est plus important de connaître que de dormir ou manger. Outre sa religion, Salomon veut emmener, pour la soustraire aux autodafés qui détruisent les documents précieux jusque dans la cour de la grande bibliothèque, toute la connaissance acquise et patiemment enrichie d'Al Andalous et de sa capitale. L'exil de la famille, qui voyage seule puis au sein d'une caravane de marchands jusqu'à Malaga, n'est pas sans rappeler l'exode du peuple juif qui sort d'Egypte vers la Terre promise. Rolande Causse leur laisse l'espoir de fonder ailleurs une nouvelle Cordoue, ou au moins de perpétuer le souvenir de la ville qu'ils abandonnent aux Almohades. Et c'est en Egypte qu'elle les installe, au sein de leurs coreligionnaires, dans un retour aux sources symbolique, où tout est à construire, après les avoir confrontés à la réalité des communautés juives du bassin méditerranéen du douzième siècle, réalité loin du rêve cordouan.

C'est une caravane bigarrée, symbole d'un monde qui se déplace tout entier et où se mêlent plusieurs idiomes et langages, qui finit d'amener Salomon et les siens à Malaga, après un périple où Sarah a pris en charge sa famille, matériellement et psychologiquement. Elle soigne, nourrit, console et soutient ses parents et ses soeurs jusqu'à Malaga, au péril de sa vie parfois. Dans la ville côtière, ils découvrent que la communauté juive a été victime d'un éboulement de terrain ; la centaine de familles juives de la ville est réduite à une trentaine. Cette catastrophe naturelle est-elle à prendre comme un présage funeste du sort des juifs en général ? Sous le choc de ce drame, Sarah et sa famille reconstituent leur maison de Cordoue dans un appartement prêté par Abd Chourad, philosophe, auquel Ahmed a recommandé sa bien-aimée et son père. Sarah et Salomon reprennent leurs travaux. L'érudit aveugle dicte à sa fille des Epîtres où il dénonce le martyre de Cordoue, de sa brillante civilisation tombée sous les coups de l'intolérance la plus froide, et qu'il enverra sur les autres rives de la Méditerranée pour conserver l'espoir aux siens coreligionnaires. *L' Epître sur le Juste et L'injuste* commence ainsi :

Il est juste qu'un peuple pratique sa langue, sa religion, ses traditions, qu'il partage son passé et son histoire, et possède un avenir commun. Il est injuste qu'un peuple ne puisse plus fréquenter ses lieux de culte, qu'il lui soit interdit de lire ses livres et d'écrire sa langue ; il est injuste qu'il ne puisse plus vivre dans le respect de ceux qui l'entourent. (p. 86)

Salomon lutte, et par lui Rolande Causse elle-même, par l'écriture, contre l'injustice, la force brutale, l'intolérance dont souffrent les Cordouans, c'est-à-dire toutes les communautés humaines qui ont subi ou subissent le même sort, une véritable négation d'elles-mêmes. En Acre, où leur errance les conduit, toujours à la recherche de la Terre promise, Sarah découvre une communauté juive misérable, pauvre, malade, qui refuse les soins qu'elle peut prodiguer. Elle quitte ce port de l'est méditerranéen pour rejoindre Fustat, où la famille s'installe après un bref séjour en Alexandrie, ville mythique elle-même, berceau de la plus célèbre bibliothèque du monde antique, soeur cosmopolite de Cordoue. La communauté juive de Fustat est résolument simple, plus tournée vers la religion et la vie quotidienne que vers la science et la philosophie. Sarah verra fermer l'école qu'elle a fondée pour les petites filles du quartier juif de Fustat, sur ordre d'un rabbin obtus.

La Terre promise est difficile à trouver, peut-être faut-il se résoudre à construire là où l'on se trouve ; telle est la décision de Salomon, qui souhaite cesser son errance et celle des femmes qui lui sont chères. Rolande Causse abandonne alors ses personnages à leur destin sur les bords du Nil, non sans avoir fait parvenir à Sarah des nouvelles d'Ahmed, blessé mais vivant. Pour ses lecteurs adolescents, elle laisse une porte ouverte à l'espoir et à l'amour, puisque l'épilogue du récit nous invite aux noces de Judith, la soeur cadette de Sarah qui attend de son côté son bien-aimé.

1.6/ Conclusion.

Le roman historique permet, comme l'indique Bertrand Solet, lui-même auteur de récits historiques, « de faire comprendre d'autres mondes à nos lecteurs, de trouver l'équilibre entre les images du passé différentes et celles de la réalité présente.¹ » Dans cette optique, le roman de Rolande Causse illustre des valeurs profondes comme l'amour, la liberté, la culture et la tolérance. *Sarah de Cordoue* véhicule en outre l'importance de la transmission : celle de l'héritage grec aux communautés du Moyen Age, celle de la culture juive à la culture arabe et inversement, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, et jusqu'à nous aujourd'hui.

Enfin, et en cela elle joue un rôle éminemment important, l'auteur transmet à son jeune lectorat la connaissance d'une partie de notre Histoire dans une peinture que son savoir documentaire, augmenté de son talent d'auteur, rend plus vraie que nature. Contre l'intolérance et l'inculture qui la provoque, elle érige Sarah de Cordoue en héraut de l'union de deux peuples en un lieu et un temps donnés, deux cultures et deux communautés aujourd'hui si douloureusement antagonistes. En effet, dans l'Histoire du monde contemporain, c'est le conflit israélo-palestinien qui focalise l'attention des auteurs pour la jeunesse sur le thème des relations entre juifs et musulmans, deux auteurs parmi d'autres qui s'attachent à témoigner de deux visions du conflit.

¹Solet, Bertrand, *Le roman historique, invention ou vérité ?*, Paris, Editions du Sorbier, 2003 (La littérature de jeunesse, pour qui, pour quoi ?), p. 22.

2/ Le cadre du conflit israélo-palestinien.

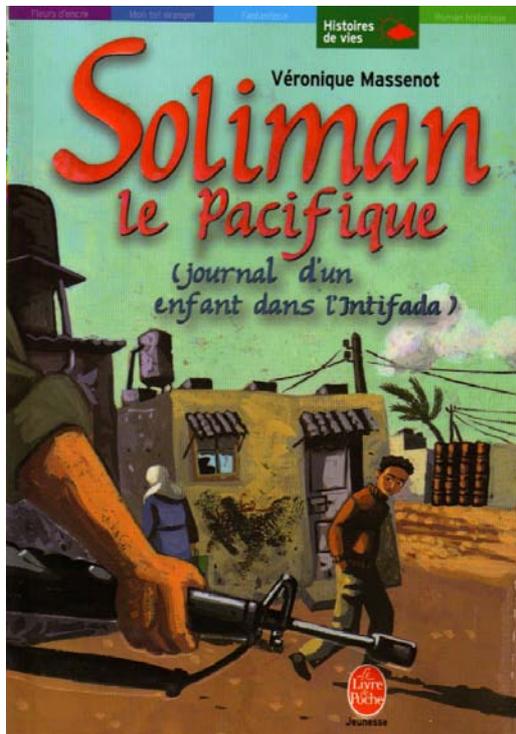
Le conflit israélo-palestinien est un thème de plus en plus abordé par les auteurs d'ouvrages pour la jeunesse, en particulier les auteurs de romans pour les adolescents. Dans l'introduction de leur ouvrage *Histoire de l'autre* où six enseignants palestiniens et six enseignants israéliens proposent leur vision des mêmes événements, quatre des auteurs indiquent d'emblée leur préoccupation : « Nous croyons qu'il est temps de former les professeurs à être des bâtisseurs de paix, à enseigner aux élèves leur propre histoire et celle de l'autre.¹ »

Dans la même perspective, quel peut être le rôle des auteurs pour la jeunesse, notamment pour les adolescents ? Comment s'y prennent-ils pour à la fois témoigner, expliquer et sensibiliser de jeunes lecteurs dont les préoccupations quotidiennes sont souvent très éloignées des événements qui concernent d'autres en d'autres lieux ?

Mieux que les images télévisuelles immédiates, brutales et finalement banalisées parce que trop récurrentes, les textes destinés à la jeunesse apportent des points de vue différents sur le conflit.

¹Collectif, *Histoire de l'autre*, Paris, Liana Lévy, 2004.

2.1/ Le point de vue palestinien.



L'ouvrage de Véronique Massenot, *Soliman le pacifique-journal d'un enfant dans l'Intifada*, est publié aux éditions du Livre de poche jeunesse, en 2003, dans la collection Histoires de vie. Soliman a douze ans ; Palestinien, il vit à Gaza avec sa famille, encore sous le choc de la mort de Chéri, le fils aîné, tombé sous les tirs d'un soldat israélien paniqué. Sept ans après ce drame, Soliman décide d'écrire son journal intime, du quinze avril 2000 au trois juin 2001. Il lui confie comme à un ami ses doutes, ses questions, les petits et grands événements de sa vie quotidienne, surtout l'entrée de son peuple dans la deuxième Intifada, le vingt-huit septembre 2000. Soliman choisit la voie de l'écriture pour tenter de comprendre et témoigner.

2.1.1/ Introduction : paratexte et iconotexte.

Née en 1970, Véronique Massenot voyage beaucoup dès l'âge de seize ans. Titulaire d'une maîtrise d'histoire de l'art, elle écrit son premier roman après avoir écouté l'émission de Daniel Mermet sur France Inter « Là-bas, si j'y suis... », émission consacrée aux victimes chiliennes du dictateur Pinochet. L'émotion provoquée par la technique du reportage et l'écoute de la voix des victimes ou de leurs proches engage l'auteur dans l'écriture d'un texte qu'elle situe en Argentine, et qu'elle intitule *Lettres à une disparue*.¹ L'ouvrage raconte la quête de Mélina à la recherche de sa fille et de son gendre enlevés avec leur enfant parce qu'ils luttèrent contre la dictature dans leur pays. C'est la même émotion, le même désir de témoigner qui la poussent à écrire l'histoire de Soliman, personnage fictif dans un contexte réel.

Jocelyn Grange, grand reporter, spécialiste du Moyen-Orient et auteur d'ouvrages sur le conflit israélo-palestinien, signe une préface qui ancre le récit dans une réalité contemporaine mal connue des jeunes lecteurs. Jocelyn Grange aide à la lecture du roman en donnant une chronologie des événements principaux, fait un résumé du conflit dans ses grandes phases, notamment les deux Intifadas, et précise en particulier la situation d'enfermement des Palestiniens : « ...les Palestiniens sont enfermés dans des villes-ghettos, îlots de pauvreté et de colère. » Enfin, il donne sa caution de spécialiste au travail de Véronique Massenot dont il considère qu'« elle a su restituer avec justesse l'atmosphère de cette guerre dont la jeunesse reste la première victime ».

Le titre du roman est très explicite : il présente le héros de l'histoire par son prénom et l'absence de nom de famille, qu'on ne connaîtra pas dans le corps du récit, tend à donner un caractère universel au personnage. Soliman est le parangon de l'enfant dans les conflits, la victime innocente de l'absurdité par excellence. Il porte en outre un prénom prestigieux et l'épithète qui le suit annonce clairement quel point de vue le personnage va adopter, malgré les difficultés et les doutes. Le fil du texte nous apprendra que le jeune garçon mérite, selon l'auteur qui l'a choisie, de porter la forme arabe du prénom Salomon, emblème biblique de la sagesse. La suite de cette étude, à la page vingt-six notamment, dévoilera l'importance de l'association de l'adjectif « pacifique » à ce prénom hautement symbolique dans le monde arabe.

Le sous-titre donne des indications sur la forme choisie par l'auteur ; le journal intime, parce qu'il introduit le lecteur dans l'intimité du personnage, sert d'autant mieux la volonté de témoigner d'une part, de décrire de l'intérieur une réalité particulière, et d'autre part de créer une empathie véritable entre l'adolescent qui expose son point de vue et celui qui le lit.

¹Massenot, Véronique, *Lettres à une disparue*, Paris, Hachette jeunesse, 2001 (Livre de poche jeunesse).

Enfin, le titre situe le personnage dans un contexte très précis, l'Intifada, soulèvement en arabe, contexte historique qui confronte jeunesse palestinienne et soldats israéliens. A lui seul, le titre impose un cadre précis, des rapports de conflit, et introduit le personnage principal dans son rôle de témoin. La date d'écriture du roman, 2003, et celle de la rédaction du journal de Soliman sont très proches dans le temps, ce qui augmente le caractère réaliste du texte et soumet le lecteur à une lecture quasi simultanée des événements.

L'éditeur, le Livre de poche jeunesse, et ce n'est pas anodin, a inscrit le titre de Véronique Massenet dans sa collection Histoires de vie. Cette politique éditoriale confirme le souci de témoigner d'événements douloureux, dont l'inextricable cours laisse toujours impuissant le spectateur des journaux télévisés et le fait régulièrement osciller entre l'espoir de la paix et un défaitisme profond, comme après l'assassinat du premier ministre israélien Itzhac Rabin, le quatre novembre 1995. Soliman n'existe pas mais il a des frères de chair et de sang dans les Territoires palestiniens.

Même si ce n'est pas une photographie, l'illustration de la première de couverture cherche à provoquer une impression de réel. Marcelino Truong a dessiné une scène de la rue palestinienne, où un adolescent croise un soldat israélien dont on ne voit que le bras armé. Le regard de l'enfant n'est ni agressif ni terrorisé, mais attentif et désolé. La tourmente du conflit est symbolisée par un palmier, au loin, qui plie (mais ne rompt pas ?) sous une bourrasque. L'image très réaliste est celle d'un illustrateur qui travaille pour la presse et a parcouru le monde dans sa jeunesse.

La quatrième de couverture, dans le résumé-amorce qu'elle présente, a mis en très gros caractères les termes Palestinien, première Intifada, martyr, journal, territoires, répression, peur et écriture. D'un simple coup d'oeil, le lecteur adolescent qui la consulte peut se faire une idée très précise du contenu du volume.

Enfin, un post-scriptum affiche clairement l'intention auctoriale :

Montrer, vécu de l'intérieur cet absurde gâchis. Mettre au jour le mécanisme implacable qui, de l'injustice à l'humiliation, de la colère à la vengeance, du désespoir à la révolte engendre le malheur de tous à l'infini...

Iconotexte et paratexte, comme presque toujours dans l'édition pour la jeunesse, prennent le soin d'introduire pas à pas le jeune lecteur dans un monde très différent du sien et le préparent à une lecture éclairée.

2.1.2/ Un adolescent ordinaire dans une situation extraordinaire.

Soliman est un garçon comme les autres ; à douze ans, il vit en famille, est proche de sa grand-mère qu'il adore, se dispute avec ses soeurs, est attaché à ses oncles, tantes et cousins, et porte un regard émouvant sur sa mère. Adolescent typique, il vit intensément ses amitiés, notamment avec Samy, un garçon de son âge ; ils sont unis fortement par un pacte selon la devise : « Nous ne comptons pour personne, nous comptons l'un sur l'autre. (p. 19) » Dans le contexte où ils vivent, cette devise prend un relief tout à fait particulier mais elle est d'abord l'expression de la sincérité des amitiés adolescentes.

Amoureux de Nabila, qu'il connaît depuis l'enfance, Soliman lui envoie des poèmes, adore l'entendre chanter et connaît les affres de la jalousie lorsqu'il la voit passer avec un jeune homme à ses côtés, jeune homme qui n'est autre qu'un des oncles de la jeune fille. Mais le garçon est un enfant optimiste, il lui pardonne ce qu'il croyait être une trahison :

Incroyable, aujourd'hui, j'ai fait la connaissance du beau jeune homme que j'avais vu traverser la place avec Nabila... J'ai réagi sans réfléchir, et jugé sans savoir, par amour-propre. (p.125-126)

Enfin, comme pour tous les collégiens du monde, la vie scolaire est aussi pour Soliman une part importante de son existence et il la confie à son journal, non sans humour ; après quelques jours de « grève » de l'écriture, il s'adresse à son cahier à spirale ainsi :

Pour être franc, je n'avais rien de passionnant à dire... sauf si ça t'intéresse de savoir que je suis nul en sciences... et alors, je suis premier en rédaction ! (p. 29)

Mais tout ce qui fait de Soliman un adolescent ordinaire, qui a les mêmes préoccupations quotidiennes que la plupart des enfants de son âge dans le monde, prend un relief particulier lorsqu'on analyse le contexte dans lequel se déroule cette adolescence. Depuis 1948, année de la Nakba, ou Catastrophe, c'est-à-dire la proclamation de l'Etat d'Israël le quatorze mai, les Palestiniens, chassés de leurs villages, de leurs maisons, de leurs terres, sont entrés en conflit violent avec les Israéliens, conflit dont les prémices ont commencé dans les années 1920. Les enseignants d'histoire palestiniens qui exposent leur vision des événements dans l'ouvrage collectif *Histoire de l'autre* s'expriment ainsi : « La résolution 181 ... préconisait le partage de la Palestine en deux états, l'un arabe et l'autre juif. Elle déclencha... la Nakba (la Catastrophe) de 1948, synonyme de déracinement et de dispersion pour le peuple palestinien. »¹ C'est dans le souvenir collectif et familial de la « Catastrophe » que vit Soliman : sa famille a dû quitter Jérusalem où elle vivait. Au hasard d'une excursion dans la ville, Soliman retrouve la maison rose où vivaient les siens au grand étonnement de Samy : « Tu veux dire que ta famille habitait ici ? M' a-t- il demandé, incrédule. (p. 37) »

¹Collectif, *op. cit*, p. 39.

Si Samy se montre incrédule, c'est qu'à cette époque-là, la famille de Soliman était de fait israélienne. Dans une des nombreuses conversations que l'auteur lui prête avec sa grand-mère Yaya, Soliman apprend l'histoire de sa famille : « Ensuite, elle m'a tout expliqué... puis la guerre des Six-jours, les expropriations, les manifestations, le bagne... (p.72). » Et Soliman de comprendre :

- « - *Mais, en Galilée, vous étiez... des Israéliens ?*
- *Oui, des Arabes israéliens.*
- *Pourquoi êtes-vous de nouveau partis pour venir en Cisjordanie ?*
- (...)
- *Parce que nous étions harcelés. A bout de force... » (p. 72)*

Véronique Massenot a fait de Soliman le représentant exemplaire du peuple palestinien, et de son texte l'histoire de ses enfants par excellence ; elle y expose tous les paradoxes de la vie des réfugiés qui ont tout quitté sous l'avancée des colons juifs en Palestine. La maison rose de la famille, et dont Soliman ramène des photos à sa grand-mère, symbolise le paradis perdu, le passé heureux et insouciant d'avant 1948. Mais la réalité quotidienne de Soliman et des siens, c'est le conflit et surtout le souvenir de la première Intifada, dont l'ouvrage d'Elias Sanbar, *Les Palestiniens dans le siècle*, explique ainsi la naissance : « En décembre 1987, la première Intifada naît dans le camp de réfugiés de Jabâlya à Gaza... Le salut viendra des enfants et de leur « Révolte des pierres », l'Intifada. »¹ A la surprise du monde entier, ce sont les enfants qui se soulèvent après la guerre du Liban et parce qu'il n'y a plus de présence palestinienne aux frontières du pays.

Outre le souvenir de ces affrontements qui ont coûté la vie à de nombreux très jeunes Palestiniens, le conflit se joue également pour Soliman au quotidien et parce qu'une deuxième Intifada est provoquée par « Ariel Sharon, l'homme de la désastreuse invasion du Liban en 1982, ... l'inspirateur des massacres de Sabra et Chatila »² lors de sa venue sur l'esplanade des Mosquées à Jérusalem, le vingt-huit septembre 2000. Véronique Massenot met son personnage dans une situation extrêmement angoissante pour dénoncer l'horreur quotidienne de ce conflit entre enfants et soldats. Le collège est fermé car des chars israéliens sont entrés dans la zone où il se trouve ; Soliman se souvient à temps qu'il doit aller chercher Lili, sa petite soeur, à la sortie de l'école. Lorsqu'il arrive, Lili est pétrifiée. Une institutrice, restée avec elle, a l'air très inquiet. Soliman doit porter sa soeur en état de choc. Il l'emmène « dans un long tunnel de silence. Troué, ça et là, par des rafales de mitraillette... (p. 133) » Sous les rafales, Soliman emporte sa soeur terrorisée : « Je me suis accroupi par terre, derrière une voiture. Les tripes sens dessus dessous. (p. 134) »

L'adolescent finit par sauver sa soeur et lui-même, et l'atmosphère très lourde de la scène rend parfaitement compte de l'horreur insupportable de la situation des enfants, d'autant plus que l'auteur la conclut ainsi :

Le soir, Nora nous a expliqué que Lili avait fait une « crise d'angoisse » et que c'était très courant chez les enfants de son âge en ce moment... Les enfants font des convulsions, ils ont les yeux exorbités... (p. 135).

¹Sanbar, Elias, *Les Palestiniens dans le siècle*, Paris, Gallimard, 1994, (Découvertes Histoire), p. 108.

²Ibid, p. 127.

Dans ce contexte très angoissant, les jeunes Palestiniens sont divisés en deux camps, représentés ici par Soliman et son meilleur ami, Samy. Si le premier a « appris à ne plus poser de questions et à ne vivre qu'au présent. (p. 37) », le second explique : « Eh bien, chez moi, c'est exactement le contraire. Nous ne parlons que du passé et nous vivons dedans. (p. 37) »

Toute la différence entre les deux adolescents et au sein du peuple palestinien se tient là ; d'un côté un pacifisme qui va de soi, celui des gens qui vivent au présent, de l'autre l'esprit belliqueux des assoiffés de vengeance qui vivent seulement sur les souvenirs des conflits passés. Samy s'efforce de persuader Soliman que sa vision des choses est la seule valable :

Allez, viens ! Je connais un endroit d'où l'on peut viser des soldats ! J'ai fabriqué des cocktails Molotov ! (p. 86)

Il tente même de l'humilier :

Ta colère, ta fierté de Palestinien, qu'est-ce que tu en fais ? La souffrance de ton peuple, tu t'en fous !... Seulement, toi, Sol, tu as la trouille ! (p. 87).

Malgré la rage qui l'étreint sous les paroles de son ami, et la bagarre qui les oppose, Soliman gardera jusqu'au bout la ligne de conduite qu'il s'est choisie presque malgré lui, comme étant la seule admissible, la voie de la paix. Il s'interroge souvent :

Et puis, qui reconstruira l'avenir si tous les jeunes meurent ? ... A quoi ça sert de tuer des Israéliens ? (p. 90-91).

Soliman ne choisit pas le pacifisme sans douleur et lorsque Samy s'enflamme à la perspective de mourir pour les siens : « Allah me prendra près de lui . Je serai heureux pour toujours ! (p. 88) », Soliman, de son côté, résiste à la tentation :

Samy a sans doute raison... La mort, elle, est plus généreuse ! ... mais tient-elle ses promesses ? Je n'ai pas envie de savoir. Je ne veux pas mourir... (p.89-90).

Véronique Massenot a choisi d'incarner les deux positions palestiniennes dans deux adolescents dont l'amitié sincère subsistera aux divergences fondamentales d'opinion ; ce procédé rend d'autant plus sensible aux lecteurs la profonde difficulté à juger la situation des Palestiniens mais se veut un atout important pour comprendre. Comprendre notamment la tentation de la vengeance, que prône Samy. Le frère aîné de Soliman, Chéri, est mort sept ans auparavant sous les tirs d'un soldat israélien paniqué.

C'était encore l'Intifada. Il y avait des soldats israéliens partout. ... Le premier soldat est tombé... L'autre, affolé, s'est mis à tirer au hasard. Chéri sortait du collège à ce moment-là... (p. 25).

Avec le personnage de Chéri, l'auteur introduit la notion de martyr, de façon encore plus sensible qu'avec la figure du père, mort lui aussi dans le conflit. Les deux martyrs accompagnent la famille dans leur vie au quotidien, mais la souffrance n'engendre pas chez Soliman et les siens le moindre sentiment d'amertume, à l'opposé de sa tante Assia par exemple qui ne décolère pas contre les Israéliens et considère que seule la lutte armée peut apporter une résolution au conflit. Soliman rêve souvent qu'il retrouve le soldat qui a tiré sur son frère, qu'il lui raconte Chéri, sa passion pour les bateaux et la mer. Il imagine alors la réaction du soldat :

Parfois, il regrette son geste. Rend son arme. Change de camp. Il me serre dans ses bras, me demande pardon. Et tous deux, nous pleurons... (p. 106).

Si la tentation de la vengeance personnelle l'effleure de temps en temps, Soliman lui répond par la seule voie qu'il puisse concevoir même si elle semble peu accessible : « Pardon et réconciliation. Est-ce un rêve de fou ? (p. 106) »

Mais dans le contexte quotidien du couvre-feu, ce pardon semble inconcevable : « Journée sinistre... barrages. Couvre-feu... j'étouffe ! Je suis insupportable...(p. 119) »

Ce quotidien est tout aussi difficile pour les adultes, et l'auteur a choisi les personnages de Béchir et Assia, oncle et tante de Soliman, comme parfaits exemples de l'absurdité quotidienne qui peut conduire les Palestiniens à la révolte violente. Le couple a installé un petit commerce d'objets de toutes sortes récupérés dans les décharges israéliennes ; en cas de couvre-feu trop long et qui empêche Béchir de se rendre du côté israélien, le commerce périclite, attisant la haine d'Assia. C'est de cette façon simple et jouant sur l'émotion provoquée d'une part par l'humiliation de la situation des personnages devant « faire les poubelles » en Israël et d'autre part la fragilité de ce commerce soumis aux autorisations ou non de passer en Israël, que l'auteur rend plus sensible au lectorat adolescent français l'absurdité du conflit et la souffrance tant physique que psychologique des Palestiniens.

Malgré sa vie d'adolescent au sein d'une famille ou d'une école comme en existent des millions de par le monde, Soliman représente la vie extraordinaire de jeunes Palestiniens dont la vie n'a connu que le conflit et ses diverses expressions. Porte-parole de tous les enfants des pays en guerre, il lutte contre le désespoir au chevet de Samy, kamikaze, qui perd ses deux jambes dans un acte de violence insensé, violence à laquelle Soliman oppose la force de son amitié dans une phrase qui reprend leur devise : « Si nous ne comptons pour personne, toi tu comptes beaucoup pour moi... (p. 145) ».

Si Soliman est le parangon d'un pacifisme optimiste et opiniâtre, il le doit non seulement à sa nature profonde mais aussi à l'héritage qu'il a reçu et à la mémoire familiale dont il devient le gardien.

2.1.3/ Mémoire et héritage.

Le roman sous forme de journal intime que nous propose Véronique Massenot repose aussi sur la notion de mémoire et de transmission d'une génération à l'autre. Quatre figures tutélaires transmettent au personnage principal la mémoire collective ou celle de la famille, la deuxième rejoignant la première par le biais de l'Histoire.

Anne Franck, par l'entremise de l'auteur, prend sous sa protection le jeune garçon palestinien et musulman, elle, la jeune fille juive au destin tragique et universellement exemplaire. Très rapidement sous la plume de Soliman apparaissent la jeune Allemande et son journal¹. Lorsque Soliman s'interroge sur la façon dont il veut s'adresser à son cahier à spirale (« Cher journal ... ? J'ai déjà vu ça – je ne sais plus où. » (p.16)), le lecteur établit immédiatement le lien avec Anne. Il peut alors comprendre et saisir d'emblée la volonté auctoriale : établir dans le temps et l'espace un lien de souffrance entre les jeunes générations, peindre l'universalité de la fragilité de la jeunesse devant les conflits de l'Histoire et dénoncer l'absurdité de ces vies jeunes soumises à l'innommable. Dans une mise en abyme qui pourrait suggérer que malheureusement l'Histoire se répète, l'auteur place Soliman sous la tutelle d'Anne dont la lecture l'aide à affronter ses propres difficultés :

Son journal me la rend si familière ! J'ai l'impression de la connaître, de vivre enfermé avec elle, de trembler d'être découvert... (p.136)

De la même façon, Soliman nous fait partager la vie quotidienne de tous les enfants dans l'Intifada et surtout leur défaitisme lorsque la violence renaît d'un côté ou de l'autre et que « ce n'est plus la peine de prendre tant de précautions, que l'histoire est finie, que personne ne peut empêcher le cauchemar d'avoir lieu ! (p. 136) »

Autre personnage emblématique dans la lecture de ce roman et qui « transmet » au personnage principal un héritage précieux : Soliman le Magnifique. Le sultan ottoman le plus connu de la dynastie règne à l'apogée de l'Empire dont le rayonnement artistique et culturel lui vaut son surnom en Occident. Mais il est ici important de savoir que le sultan a surtout été d'une très grande tolérance vis-vis des étrangers dans tout l'Empire, notamment à l'égard des chrétiens et des juifs. Notre jeune Soliman, en digne héritier et pacifiste convaincu, mérite le prénom qu'il porte ainsi que le surnom ajouté par l'auteur en mémoire du grand homme d'Etat qui dominait pacifiquement l'ensemble du monde arabo-musulman, à l'exception du Maroc, en 1574.

La mémoire familiale, elle, est incarnée par le personnage de Chéri. Il réunit tous les siens dans la douleur de la perte de l'enfant aîné qui symbolise le sacrifice de toute une génération, voire de plusieurs générations dans un conflit sans fin. C'est pour lui, en partie, que Soliman écrit, pour garder sa mémoire, lui demander secours. C'est surtout grâce à lui et sous sa protection bienveillante que Soliman commence sa rédaction sur le cahier à spirale fraternel, retrouvé après la mort de Chéri. Parfois même, dans un accès de désespoir si naturel, Soliman s'adresse à son journal et lui intime de garder ses deux « protecteurs » en paix, en dehors de la violence :

...ne dis pas à mon frère Chéri, que l'occupation reprend de plus belle, que l'Intifada recommence... Ne dis pas à ma cousine Anne que l'on tue toujours des enfants, simplement parce qu'ils sont dans l'autre camp...(p. 137).

Enfin, un dernier personnage, vivant cette fois, transmet la mémoire familiale à Soliman et surtout lui apporte une arme contre la tentation de la violence et de la guerre : la culture et la connaissance de l'autre. Rouslan est un voisin de Soliman; sans âge annoncé, on apprend dans le récit qu'il est de la génération des parents de Soliman. De là à imaginer qu'il remplace symboliquement le père de l'adolescent, il n'y a qu'un pas qu'il faut franchir toute proportion gardée.

¹Journal d'Anne Franck, Paris, Calmann-Lévy, 1958.

Rouslan intrigue Soliman car il passe du temps dans les livres ; c'est lui qui lit à l'adolescent *Le journal d'Anne Franck*, lui qui l'incite à écrire le sien. Il cite le *Micromégas*¹ de Voltaire pour faire comprendre à Soliman l'absurdité des conflits humains, absurdes car toujours basés sur l'incapacité à admettre l'autre tel qu'il est et à surmonter ses peurs autrement que dans l'opposition et l'affrontement. Lettré, connaissant plusieurs langues, Rouslan tente d'apporter à Soliman la lumière : « Pour faire la paix, il faut essayer de comprendre l'autre. Il faut donc l'écouter... (p. 127) »

Héritier de la mémoire collective et familiale, Soliman reçoit aussi dans son éducation un sens profond du pacifisme, transmis par plusieurs personnes. Sa grand-mère, Yaya, tient un rôle majeur dans ses aspirations à la paix ; elle lui a arraché la promesse de ne jamais chercher à venger la mort de Chéri, et Soliman s'accroche à cette promesse comme à une bouée. La vieille femme, au cœur lourd d'une expérience douloureuse, incarne une sagesse qu'elle tente de transmettre à son petit-fils lorsqu'il s'appête à aller à Jérusalem avec Samy : « Surtout, Sol, s'il te plaît, pas de provocation. Pas d'arrogance. De la fierté, c'est tout ! Ou plutôt de la dignité.(p.40) »

Parce qu'elle a dû abandonner sa maison, parce qu'elle a vu les siens souffrir et mourir pour leur liberté et leur terre, Yaya est à même de comprendre l'inutilité de l'agressivité, de la provocation et elle incite Soliman à penser à l'avenir : « La terre, la mémoire, c'est très important. Mais la vie est si courte ! Il faut savoir aller de l'avant. (p. 100) »

Sa fille Zéki et son gendre Assil, les parents de Soliman, sont porteurs eux aussi du message de la paix et de l'espoir. Militants lors de leurs années d'étude dans un groupe clandestin, ils défendaient l'idée, comme l'explique Yaya à son petit-fils, « d'un Etat binational, démocratique et laïc (p. 71) ». Et Soliman d'en conclure :

Ce qui veut dire que tout le monde pourrait vivre ensemble. Chacun ayant les mêmes droits que son voisin, quelles que soient son origine et sa religion... (p. 71).

Rouslan joue un rôle important également dans le développement de la conscience citoyenne et politique de Soliman. Militant aux côtés des parents de l'adolescent, il dit être : « un flambeau mal éteint. (p. 129) » Il tente d'expliquer simplement à Soliman qu'Israéliens et Palestiniens souffrent autant les uns que les autres sur la terre qu'ils se disputent.

Or nous avons mal. A notre identité, notre histoire, notre terre... les Juifs ont mal, eux aussi. A leur mémoire, à leur histoire, à la Shoah ...Alors, nous sommes face à face. Chacun hurlant à l'autre son propre chagrin... (p.127-128).

Et il réussit à ancrer un réel pacifisme dans le cœur du jeune garçon qui, très sensible aux lectures de son ami, est allé dénicher dans le dictionnaire une phrase de Voltaire qui résume le message de Rouslan et la conviction de Soliman :

La tolérance mutuelle est l'unique remède aux erreurs qui pervertissent l'esprit des hommes d'un bout à l'autre de l'univers. (p. 130).

¹Voltaire, *Micromégas*, Paris, 1752. Dans ce conte philosophique, Voltaire utilise le regard excentré d'un observateur étranger, le géant Micromégas venu de Sirius, pour juger l'homme d'un point de vue extérieur.

S'il se considère trop vieux pour la lutte pour la paix, Rouslan, qui reste un lien vivant entre Soliman, ses soeurs et leurs parents, se charge tout de même de transmettre le flambeau, notamment à Nora, soeur aînée de Soliman et à son jeune ami : « Vous êtes bien les enfants d'Assil et Zéki, pas de doute ! Vous avez la flamme, le coeur... (p. 129) ». Effectivement, Nora « veut créer une association qui rassemble des jeunes, israéliens et palestiniens, défenseurs de la paix. (p. 128) » Et sa mère, sur laquelle Soliman est très discret, encourage sa fille Nora en cherchant comment l'aider à accomplir son projet :

Nora voudrait lier connaissance avec de jeunes Israéliens favorables à la paix. As-tu gardé quelques contacts à Haïfa ?(p. 140)

Véronique Massenot fait allusion par ce biais aux nombreuses organisations ou associations de juifs et de musulmans de tous horizons qui cherchent ensemble une solution et dont de nombreux sites sur l'Internet témoignent du désir de paix.

Malgré les deuils qui auraient pu anéantir toute velléité de paix chez Zéki, elle passe le relais le mieux possible à ses enfants et continue d'espérer. L'on connaît déjà le sentiment profondément pacifiste de Soliman qui le confie régulièrement à son journal, et en pensant aux siens, il explique :

J'aime trop ma bonne Yaya ... Ma triste et si jolie maman. Ma brillante Nora... Jamais je n'aurai le coeur à briser les leurs... ni celui de quiconque, soldat israélien ou pas... je tiendrai ma promesse. (p. 90).

A son tour, l'auteur, aidée de son jeune narrateur, va tenter de transmettre aux adolescents contemporains de Soliman en France, à la fois la complexité de la situation au Proche-Orient et le message de la paix, le seul possible, par la rédaction d'une chronique personnelle.

2.1.4/ L'écriture d'un journal intime.

Véronique Massenot a choisi la forme du journal intime pour accomplir son projet et transmettre son message, sans doute d'abord parce qu'elle sait que c'est une forme d'expression appréciée par les adolescents, qui d'une part confient souvent leur quotidien à un cahier, et d'autre part aiment lire des récits « vécus ».

Soliman est donc narrateur de son histoire : « Voilà, c'est décidé. Je commence un journal. (p. 15) », annonce-t-il dès la première page. Il cherche une sorte de salut dans l'écriture, un moyen quasi thérapeutique de s'aider lui-même à combattre le deuil et la souffrance psychologique :

Je ne peux pas venir à bout tout seul de ces souvenirs-là... Alors... autant suivre les conseils de Rouslan : écrire tout ce qui me fait mal pour voir si ça me fait du bien. (p. 21-22).

Avide de mieux se connaître et de répondre à ses propres interrogations, Soliman écrit régulièrement et son journal devient vite un espace de liberté qu'il cherche à préserver, notamment de sa soeur qui s'installe un jour dans sa chambre afin de laisser la sienne à sa mère, Yaya ayant quitté sa petite maison détruite par des bombardements pour vivre avec eux. Dubitatif quant à la manière de s'y prendre pour rédiger son journal, il reçoit et suit les conseils de Rouslan :

« Soliman ... tu es libre ! ... C'est ton journal, c'est toi qui es aux commandes... L'écriture, c'est la liberté ! » (p. 44)

Soliman a rencontré à l'école un journaliste français et décide de lui confier son texte pour qu'il soit lu et publié ailleurs, pour qu'il soit libre à sa place :

Je veux que tu partes à ma place. Que tu parles pour moi... je t'ai prêté souvent le pouvoir d'abolir le temps, de parler aux absents... Aujourd'hui je te donne celui... d'aller parler de nous, en Occident. (p. 156)

Soliman narrateur est aussi un auteur espérant être publié. Cette mise en abyme de la situation de l'auteur elle-même est un procédé qui développe l'aspect très réaliste du texte de Soliman, aspect important dans les goûts de lecture des adolescents. Et ce d'autant plus que le jeune garçon, tout comme Anne Franck, s'adresse à son cahier comme à un être réel, un ami sincère et attentif. Sa question, dès le début de sa rédaction, « Dois-je m'adresser à lui comme à un ami ? (p.16) » vaut véritablement réponse, réponse confirmée par le ton sur lequel Soliman « parle » à son cahier au gré de ses états psychologiques. Ainsi, confie-t-il à son journal comme à une personne :

...avant notre « rencontre » ... je pensais qu'écrire était un peu ridicule , surtout pour un garçon. Aussi je te demande pardon... car déjà, je le sens, un lien s'est tissé entre nous. (p. 30).

Anne Franck, dont le journal inspire et conforte Soliman, avait même donné un prénom à son journal, Kitty, et considérait celle-ci « comme une véritable confidente et amie ». Soliman ne va pas jusqu'à personnaliser le texte par un prénom, mais c'est son « ami » qu'il confie au journaliste français lorsqu'il a fini de le rédiger, ami qu'il a tutoyé depuis le début comme on tutoie un ami proche.

Par-dessus l'épaule de Soliman écrit Véronique Massenot. Auteur qui se veut témoin de son temps, elle a clairement indiqué dans son post-scriptum sa volonté et son engagement personnel de dénoncer la réalité palestinienne, le quotidien insupportable de la vie dans les Territoires occupés, notamment pendant l'Intifada. Elle attaque les préjugés occidentaux, les images fausses véhiculées par les media, surtout celle qui voudrait que les mères palestiniennes soient heureuses d'avoir des enfants martyrs. En France, c'est Bernard-Henri Lévy qui a d'abord « popularisé » cette idée, au début de la seconde intifada avant de faire « amende honorable ». Soliman se fait le porte-parole de l'auteur :

Il paraît qu'ailleurs... on dit que les mères palestiniennes ... envoient elles-mêmes leurs enfants se faire tuer. Pour le plaisir et l'honneur d'avoir un martyr dans la famille... Toutes les mères que je connais aiment leurs enfants et tremblent pour eux. (p. 149).

L'aspect largement documentaire du journal intime de Soliman donne du relief à la parole de l'auteur, qui émaille son texte de notes précisant les événements dont parle Soliman, tels le début de la deuxième Intifada, l'élection d'Ariel Sharon au poste de premier ministre en Israël en 2001, ou la mort, vue en direct à la télévision, d'un enfant palestinien dans les bras de son père, image qui a choqué l'opinion mondiale. Elle évoque dans son texte la Guerre des Six-jours de 1967 et la diaspora palestinienne qui a fui ensuite pour s'installer un peu partout dans le monde. Elle utilise largement le vocabulaire arabe, de la « Nakba » ou catastrophe déjà évoquée, aux plats traditionnels comme le Hommos, purée de pois chiches, en passant par la désignation des jeunes, les « Chebab » et les « Chahid » ou martyrs. Ce faisant, elle plonge le lecteur adolescent dans une réalité proche de lui, même s'il n'en est pas forcément conscient. Enfin, l'intertextualité, l'appel à d'autres textes comme celui d'Anne Franck ou celui de Voltaire, choisis par l'auteur sans doute parce qu'ils sont lus et étudiés au collège et au lycée, lui permet de créer une proximité avec son lecteur : elle lui rappelle des textes importants pour l'humanité entière, des textes porteurs du message que l'auteur veut elle-même transmettre sur l'horreur de la guerre, la situation des enfants dans les conflits, et la nécessité de la tolérance, seule issue possible et seule voie pour vivre ensemble.

2.1.5/ Conclusion.

Fidèle au rôle et à la mission que Véronique Massenot confie à son personnage principal, Soliman symbolise la jeunesse palestinienne de la deuxième Intifada. A l'encontre de ce que pensent Danielle Thaler et Alain Jean-Bart dans leur ouvrage *Les enjeux du roman pour adolescents ; roman historique, roman-miroir, roman d'aventures* et qui disent, à propos des personnages adolescents dans les récits historiques : « La fiction historique se réfugiant dans le quotidien des adolescents, on assiste nécessairement à un rétrécissement de l'univers romanesque, à un repli sur soi du héros qu'on peut assimiler à une démission ¹ », elle insiste, même si son texte n'est pas à proprement parler un récit historique, sur l'engagement du personnage au-delà de son destin personnel dans la société où il vit, dans les événements qui la secouent, dans ses rapports avec le peuple ennemi et le rôle que l'adolescent souhaite jouer sur le chemin de la paix entre deux peuples dont le sort est cruellement lié depuis des décennies. L'auteur-témoin éveille la conscience citoyenne de son personnage pour susciter celle de la jeunesse française susceptible de la lire ; son engagement d'adulte rejoint celui de son personnage pour la promotion de la paix, une paix qui dépend non seulement de la jeunesse palestinienne et israélienne, mais aussi de toute la jeunesse sur terre ; en cela, Véronique Massenot est porteuse d'un message universel. Cependant, le choix de l'écrivain, témoigner de la vision palestinienne du conflit, peut laisser le lecteur s'interroger sur la difficulté à réellement proposer aux adolescents un texte dégagé de tout parti pris.

Dans une sorte de réponse à son oeuvre, un autre auteur écrivant pour la jeunesse tente de faire part du point de vue israélien dans cette même situation de conflit.

¹Thaler, Danielle et Jean-Bart, Alain, *Les enjeux du roman pour adolescents ; roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, l'Harmattan, 2002, p. 81.

2.2/ Le point de vue israélien.



Quand j'étais soldate

Avoir dix-huit ans en France, ça signifie passer son bac, son permis de conduire, avoir le droit de vote, travailler enfin ou entreprendre des études. Dix-huit ans est synonyme de majorité, de maturité et de liberté.

Mais avoir dix-huit ans en Israël, ça signifie donner les deux prochaines années de sa vie au pays, à sa défense, à sa survie. Devenir un matricule. Porter l'uniforme. Se réveiller à quatre heures et demie. Faire la vaisselle pour soixante-dix. Obéir aux consignes. Apprendre le maniement des armes. L'histoire et la géographie des pays voisins et ennemis. Les langages codés des pilotes adverses. Et risquer sa peau. Qu'on soit un garçon ou une fille. Même quand on est si petite et si menue que les autres vous traitent de promotion « tomates cerises »...

Quand on s'appelle Valérie Zenatti et qu'on rêve de devenir écrivain, ça signifie aussi réfléchir. Et douter. Et rire. Et espérer la paix, maintenant ou bientôt.

Ça signifie témoigner.

Photographie de couverture : Franck Juery.



9 782211 061087

ISBN 2 211 061 08 7 / 09-02 / € 11,00

Aux Editions de L'école des loisirs, Valérie Zénatti publie en 2002 un texte intitulé *Quand j'étais soldate*, titre que l'éditeur incorpore à la collection Médium. Ce récit autobiographique raconte son expérience de jeune fille, titulaire du baccalauréat, qui entre pour deux ans dans la peau d'une soldate et effectue son service militaire en Israël où elle réside depuis l'âge de treize ans. Elle raconte cette épreuve vécue le plus souvent dans l'optimisme et la joie : elle apprend à se battre contre l'ennemi en gardant l'espoir de se battre un jour pour la paix.

2.2.1/ Introduction : étude du paratexte et de l'iconotexte.

Depuis sa création en 1965, la maison d'édition de L'école des loisirs ne publie que pour l'enfance et la jeunesse. Plusieurs collections ont été créées, qui destinent les ouvrages au lectorat en fonction de son âge. Ainsi le texte de Valérie Zénatti appartient-il à la collection Médium, qui présente des textes qu'on peut proposer aux adolescents à partir de treize ans, et ce souvent pour soumettre à leur réflexion des sujets sensibles ou un peu difficiles.

La présentation de ces collections est beaucoup plus sobre que celle de la plupart des autres éditeurs pour la jeunesse qui jouent presque toujours sur la couleur, la taille des dessins, souvent pleine page, sur la première et la quatrième de couverture. Il en va autrement pour la collection Médium ici présentée. La couverture blanche laisse un tiers seulement de l'espace à une illustration et il est fréquent que ce soit une photographie qui en joue le rôle ; c'est le cas pour le texte de Valérie Zénatti. Au-dessus du nom de l'auteur et du titre, la photographie d'un paquetage de soldat fait redondance par rapport aux termes du titre ou plutôt ancre déjà le récit dans la réalité.

L'effet de réel voulu par l'auteur est servi également par le titre : l'ensemble indique que l'on va lire un récit de jeunesse ; la conjonction de subordination de temps, alliée à l'imparfait du verbe implique un retour sur une période de vie passée. Le pronom personnel « je » désigne le narrateur : il va raconter à la première personne et le jeune lecteur peut déjà imaginer que l'auteur elle-même raconte sa propre expérience ; c'est en tous les cas ce que confirme le terme « soldate », terme censé interpeller l'adolescent français pour lequel le service militaire n'est plus obligatoire. Le féminin employé surprendra aussi, notamment les jeunes lectrices, car même par le passé, seules les filles engagées ont connu pareille expérience militaire en France, c'est-à-dire très peu sur l'ensemble de la population. C'est donc une expérience très particulière que Valérie Zénatti souhaite partager avec ses jeunes lecteurs : raconter d'une part ses deux années de service militaire dans un texte autobiographique, genre très prisé par les adolescents, et témoigner de la situation de la jeunesse israélienne dans un pays en guerre, dont le passé très douloureux est la somme des souffrances de la diaspora juive venue s'installer en Terre promise, en particulier à partir de 1948.

Aujourd'hui, Valérie Zénatti vit à nouveau en France : elle enseigne l'hébreu, traduit des auteurs israéliens contemporains et écrit pour la jeunesse. Un autre de ses titres, *Une bouteille dans la mer de Gaza*¹, se déroule également en Israël et illustre aussi le thème de cette étude.

Le témoignage qu'elle propose dans ce texte est d'abord celui d'une adolescente qui, par certains aspects, ne diffère en rien des autres adolescentes du monde.

¹Zénatti, Valérie, *Une bouteille dans la mer de Gaza*, Paris, L'école des loisirs, 2005 (Médium).

2.2.2/ L'adolescence, en Israël comme ailleurs.

La jeune Valérie qui prend la parole va avoir dix-huit ans ; elle est très entourée, par sa famille d'abord. Le texte ne dit de sa soeur aînée Sonia qu'un minimum : elle a un an de plus que Valérie, et effectue son service militaire. Valérie lui est très liée. Les deux soeurs vivent à Beer Sheva, dans le désert du Néguev, avec leurs parents. La complicité et le respect mutuel lient cette famille, dont chaque membre vit intensément les épreuves ou les joies des autres ; lors d'une soirée de Valérie avec ses amis, sa mère dit en les photographiant les larmes aux yeux, « que nous sommes une belle jeunesse.(p. 47) »

Ni plus ni moins originale qu'une autre jeune fille de son âge, Valérie a des amours qui la transportent ou la déçoivent ; son ami Jean-David va rompre leur relation au beau milieu des épreuves du baccalauréat, la reverra d'abord sans être clair sur ses intentions et la laissant espérer un retour ; cependant, elle n'a plus le moindre doute lorsqu'elle découvre chez lui des effets féminins. Cette épreuve sentimentale participe, entre autres, de l'aspect initiatique du récit autobiographique .

L'amitié tient aussi une part très importante dans la vie de la jeune fille ; elle a selon ses termes, deux meilleures amies, Rahel et Yulia, avec lesquelles elle ne supporte pas d'avoir le plus infime conflit : « Je pâlis, je rougis, je tremble dès que le ton monte... Vite, détourner la conversation. (p. 19) . » Profondément liées comme peuvent l'être des adolescentes, elles partagent la souffrance de l'autre dans les moments difficiles et se vouent une confiance totale : « Je lui serre la main très fort. Je sais qu'elle ne dira à personne ce qu'elle vient de me confier. (p. 38) » Elles ont des rites communs qui leur permettent de s'épauler le mieux possible : « Ça, c'est notre truc. Dès que l'une va mal, l'autre propose une course. (p. 38) » Valérie est aussi entourée d'une bande d'amis, un groupe de filles et de garçons dont l'amitié prend un relief et une ampleur particuliers dans la vie de chacun d'eux à cause du contexte dans lequel ils la vivent. Le groupe prépare une surprise pour Valérie la veille de son départ à l'armée ; sans aucune nouvelle de la journée, elle croit qu'ils l'ont oubliée et désespère : « Il est environ dix-neuf heures au moment où je m'apprête à éclater en sanglots. (p. 56) » Mais du bruit derrière la porte, puis un choeur : « C'est nous ! (p. 56) » réconcilient la jeune fille avec la vie :

Je vois la vie en rose, les questions, les réponses, les doutes, les profs ridicules, fascinants, notre vie, nos années d'adolescence défilent devant nous... (p. 60)

Ces jeunes gens, qui appartiennent à une jeunesse dorée, vont au café, en discothèque ou au restaurant les soirées de fin de semaine, connaissent des rites initiatiques comme toute jeunesse. Le premier, comme en France, est le baccalauréat dont Valérie apprend au lecteur qu' « En hébreu, comme en allemand je crois, le bac se dit « maturité ». (p. 31) »

Valérie et ses amis vont au lycée. Littéraire voulant devenir écrivain, la jeune fille lit beaucoup, prépare ses fiches de révision avec un soin que jalourent ses amies. Elle connaît bien les oeuvres au programme. La littérature et la musique font partie de sa vie, et même le rythme qu'elle va connaître à l'armée ne l'empêchera pas de lire et de trouver dans les oeuvres une source d'évasion, de forces pour continuer.

Valérie aime d'abord les langues, et notamment sa langue maternelle, le français. Ses camarades en Israël trouvent son accent et ses mots exotiques et lui demandent de dire n'importe quoi, juste pour se délecter des sons. Elle s'exécute mais le regrette en même temps :

Ça me désole parce que j'aime vraiment les mots : ils me fascinent, je les respecte, je cherche à percer leur mystère, à les utiliser à bon escient... (p. 17)

C'est en français qu'elle lit Romain Gary, notamment *Gros-câlin*¹ et *L'angoisse du roi Salomon*² qu'il signe du nom d'Emile Ajar. Cette intertextualité témoigne de l'activité intellectuelle de la jeune soldate et indique le lien systématique entre les textes lus et les expériences de la jeune fille. *Gros-câlin*, par exemple, met en relief l'épreuve sentimentale de l'échec amoureux de Valérie et renvoie à celui du héros du roman, M. Cousin. *L'angoisse du roi Salomon* répond selon la jeune fille, à la définition d'un bon livre : « Quand le sourire et le désespoir sont mêlés (p. 50) », deux sentiments qui l'envahissent au moment de se préparer à entrer à l'armée. Pendant ses deux années de service militaire, Valérie se plongera à la moindre occasion dans les textes d'abord parce qu'elle aime lire et que cela lui est naturel, puis parce qu'elle a besoin de s'évader d'une réalité pesante, angoissante. A l'issue d'une mission particulièrement stressante, elle obtient une permission : « Je reste des heures dans mon bain et j'avale trois livres en deux jours. (p. 223) » Le verbe avaler n'est pas utilisé au hasard : avaler des textes pour se nourrir l'esprit, continuer à vivre autrement que dans la peau d'une soldate aux ordres et ligotée mentalement, répondre à ses propres interrogations : « Je pars du principe rassurant que toutes les réponses se trouvent dans les livres. (p. 63) » La culture permet donc de rester vivant intellectuellement : Valérie écoute beaucoup de chansons, toujours attirée par les textes qu'elle cite abondamment. Ces chansons parlent de la guerre et de l'armée, telle *Brothers in arms* du groupe Dire Straits, et de la condition de la jeunesse israélienne tenue de porter l'uniforme durant deux années pour les filles et trois pour les garçons, comme celles du chanteur israélien Shlomo Artzi. Les chansons accompagnent les différentes expériences qu'elle vit, et c'est Michel Jonasz qui berce le chagrin de sa rupture avec Jean-David.

Amitié et culture, mêlées à l'acceptation de l'autre tel qu'il est, s'unissent enfin dans la relation de Valérie avec son ancien camarade de classe Gali qu'elle retrouve lors d'une visite à Jérusalem et qui lui avoue qu'il est homosexuel. Ils partagent lectures et réflexions, goûts poétiques et musicaux :

Je lui dis Stefan Zweig, il répond Thomas Mann. Il me dit Verdi, je lui réponds Brahms. (p. 235)

Ces références, outre qu'elles témoignent de connaissances certaines chez des individus jeunes, témoignent d'une ouverture sur les autres cultures, en particulier la culture européenne. Dans leur jeu d'opposition, elles soulignent l'état d'esprit de la jeunesse israélienne, tiraillée entre une vision romantique, idéale, de son avenir, que suscitent les exemples de Brahms et Thomas Mann, et la conscience douloureuse et dramatique de la difficulté à vivre, comme le suggèrent les exemples de Verdi et Stefan Zweig.

¹Gary, Romain, (Ajar, Emile), *Gros-câlin*, Paris, Mercure de France, 1974. Dans ce texte, le romancier décrit la vacuité sentimentale de M. Cousin, qui tente de combler sa solitude en vivant avec un python, Gros-Câlin.

²Gary, Romain, (Ajar, Emile), *L'angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1979. Ce roman aborde vieillesse, espoir et amour avec l'humour cynique qui caractérise l'auteur.

Pour témoigner complètement de sa vie en fin d'adolescence, Valérie Zénatti fait part également au jeune lecteur de ses doutes, voire de sa révolte. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart indiquent dans leur ouvrage¹ : « L'adolescence est un voyage, une initiation aux cruautés et aux malheurs du monde qui met fin aux illusions de l'enfance et aux conceptions naïves de l'existence. » Pour un adolescent dans une situation ordinaire, une situation de paix, cette vision des choses semble aller de soi. Pour une adolescente qui vit depuis plusieurs années dans un pays non seulement en guerre, mais dont le conflit est l'acte de naissance même, cette allégation incite à se demander quelle part de révolte entre dans l'existence de l'auteur.

La traditionnelle opposition adolescente aux parents et à leurs idées a été dépassée par une jeune fille qui va avoir dix-huit ans et dont on a vu qu'elle entretient des relations très harmonieuses avec les membres de sa famille. L'amitié lui est en outre un appui et une richesse personnelle certains. Le doute et l'angoisse viennent plutôt entacher sa vision de l'avenir :

Le futur est si flou, si imprécis, et nous voudrions tant qu'il soit à mille lieues de ce que nous vivons ! (p. 25)

Mais même la perspective de deux années de service militaire obligatoire et dangereux, perspective que l'on pourrait penser insupportable à une jeune fille férue de littérature et de grande musique, assoiffée de connaissances et de culture, qui se précipite dans les locaux de l'Alliance française à Jérusalem pour regarder une émission sur la Révolution française et prend une carte d'abonnement pour assister à des projections cinématographiques ou emprunter des livres, même à cette jeune fille-là, aucune envie ne vient de fuir l'armée, ou de désertir comme l'a fait son ami Freddy. Cette absence de révolte que le lecteur attend, et espère parfois au détour d'une phrase, s'explique aisément par la description du fonctionnement de la société israélienne contemporaine et par l'observation de la situation de sa jeunesse.

2.2.3/ Vers l'âge adulte : jeunesse et société israélienne.

Valérie Zénatti a treize ans lorsque ses parents s'installent en Israël avec leurs deux filles ; à aucun moment, les raisons de ce départ de Nice où la famille vivait jusqu'alors, ne sont évoquées. La jeune fille, lorsque débute le récit autobiographique, vit donc depuis cinq ans en Israël ; elle parle français et hébreu, va au lycée où elle suit le programme israélien du baccalauréat. Son côté exotique vient pour ses camarades de cette origine française qui fait son charme :

Il suffit que j'ouvre la bouche pour qu'on s'agglutine autour de moi. Ça facilite le contact. (p.16)

¹Thaler, Danielle, Jean-Bart, Alain, *op. cit.*, p. 142.

Sa double culture permet à la jeune fille de garder une certaine distance, un regard critique et une certaine lucidité sur sa nouvelle patrie :

Nous sommes un pays de fous situé entre les chansons, la mer et la guerre. Un pays où la mort est envisageable, dès dix-huit ans, mais cette éventualité ne rend personne plus intelligent.(p.46)

Elle garde à l'esprit et en toutes circonstances un sentiment de différence venu de sa culture française. Lorsque la mère de Rahel lui souhaite au téléphone bonne chance pour son entrée à l'armée, la jeune fille constate cyniquement : « Je ne vois pas le rapport avec la choucroute mais je remercie poliment . (p. 51) » Et elle ne peut s'empêcher de préciser, comme elle comme pour son lecteur adolescent, et non sans humour : « Je suis française, et j'ai toute une réputation nationale à préserver dans le domaine de la politesse. (p. 51) » Tout le long de son texte, Valérie Zénatti va osciller entre les deux cultures qui sont désormais les siennes, puisant dans chacune ce qu'elle estime le meilleur, comme les idées révolutionnaires françaises de 1789 d'un côté ou la richesse humaine de la société israélienne issue de l'immigration, du retour à la Terre promise d'une partie de la diaspora d'autre part. C'est en effet dans un pays où sont venues vivre des personnes d'origines multiples, que l'adolescente s'installe et tente de s'intégrer. Ses deux meilleures amies, comme elle les nomme, sont originaires de l'ancienne URSS :

Yulia vient de Tachkent, en Ouzbékistan... Rahel est originaire de Benderi, une petite ville près de Kichinev, en Moldavie... Je suis née à Nice, en France, et c'est très exceptionnel. (p. 16)

Les trois amies habitent dans une cité de Beer Sheva :

Ici, c'est un quartier résidentiel de « nouveaux immigrants » ... et on entend parler une quinzaine de langues. (p. 18)

Les différences de langues, de pays d'origine et de cultures sont l'essence même d'Israël, pays nouveau issu d'une immigration forte après la guerre d'indépendance de 1948. S'intégrer à cette société si diverse et si unie en même temps par la souffrance des juifs dans le passé et le présent est une troisième épreuve initiatique pour Valérie, indispensable, comme le baccalauréat ou ses deux années au sein de Tsahal¹, vers l'âge adulte. Sa différence à elle ne lui est pas un obstacle : ayant proposé aux filles de sa chambrée de se présenter les unes aux autres, elle constate que toutes ont des prénoms hébreux, qui ont souvent une origine biblique et les rattachent donc directement à ce pays, au contraire du sien d'origine latine. Mais ce prénom correspond bien à sa nature optimiste, et si elle coupe le mot en deux , « Va » et « Ris » pour répondre au besoin de signification de ses camarades habituées à ce qu'un prénom ait un sens, elle oublie que le sien vient du verbe latin « valere » qui signifie « se porte bien ». Son solide sens de l'humour en outre lui permet d'accepter sans broncher les moqueries de la chambrée qui la voit lire dans son coin, et à laquelle elle rétorque :

Ce n'est pas parce que l'on porte un uniforme qu'on se doit d'être inculte. Ce n'est pas parce que l'on est française qu'on vit dans un conte de fées. (P. 93-94)

¹Les Israéliens désignent leur armée par un nom propre comme une personne à part entière.

C'est dans cette société aux « couleurs » différentes, riche de cultures et d'origines variées que la jeune fille exprime aussi ses engagements personnels. Valérie Zénatti, comme beaucoup de jeunes gens, travaille pour gagner un peu d'argent. A la sortie du lycée, qui ne programme pas de cours l'après-midi, elle se rend dans une pharmacie, où elle travaille comme vendeuse quelques heures par jour. C'est là que s'éveillent sa conscience politique et sa critique du capitalisme en particulier. Très mal payée, elle rêve :

Lorsque j'y pense, j'ai la certitude que, plus tard, je serai syndicaliste. Ou, pourquoi pas, révolutionnaire. (p. 24)

Elle cite les articles qu'elle lit, notamment ceux d'un journaliste de gauche et l'on peut penser qu'il parle aussi pour elle :

J'ai lu la chronique de Yonatan Geffen... il est inlassablement de gauche... Il critique le gouvernement... l'incapacité légendaire des Israéliens à argumenter sans jamais écouter l'autre. (p. 107)

Elle regarde la société israélienne et la décrit ainsi :

En Israël, tous les extrêmes de la société se côtoient... Il y a des gens trop riches et d'autres honteusement pauvres. Des ombres noires qui se balancent en priant Dieu et des silhouettes en minijupe qui dansent en croyant au plaisir et à l'instant présent. (p. 204)

Enfin, si des idées pacifistes sont défendues dans ce récit personnel, elles le sont dans des propos souvent tenus par d'autres personnes que l'auteur elle-même, comme si elle voulait prendre de la distance tout en témoignant. Elle cite très souvent les textes du chanteur israélien pacifiste Shlomo Artzi, notamment la chanson *Une nouvelle terre* dans laquelle il s'interroge, et répond en même temps, sur l'attitude d'Israël et sa politique de colonisation :

Nous avons une terre, pourquoi avons-nous besoin d'une autre ? (p. 108)

Danny Robas, autre chanteur apprécié de Valérie et ses amis, rend hommage à John Lennon et au symbole de paix qu'il représente depuis son assassinat. Mais la jeune fille affiche aussi en conversation avec eux des idées fortes de changement, voire de révolution, et elle défend à plusieurs reprises le pacifisme et le respect des Palestiniens.

... il faudrait que l'on cesse de dominer un autre peuple, il faudrait que l'on quitte la Judée, la Samarie, Gaza. (p. 210)

Porte-parole des nombreux jeunes, israéliens et palestiniens, qui militent pour la paix, en Palestine-Israël et ailleurs, Valérie reprend :

Je dis qu'il faut régler ce conflit une bonne fois pour toutes, et rendre à ce pays le visage qu'il voulait avoir à sa naissance : solidaire, égalitaire, constructif ! (p. 212)

Malheureusement, et depuis la fin des deux années de service militaire de l'auteur, l'Histoire, tout comme son ami Freddy, a malmené ses désirs de paix: « Je crois que tu te fais des illusions si tu crois que la paix est possible... (p. 212) » Le sentiment qui domine et la jeune fille et le lecteur adolescent qui le partagera volontiers, est écrasant eu égard à leur jeunesse :

Je me dis que nous n'avons que dix-huit ans et que, comme on dit en hébreu, tout ça est trop grand pour nous. (p. 141)

De là sans doute vient le profond besoin d'écrire et de témoigner d'une réalité difficile. Ainsi, le résumé de la quatrième de couverture du roman insiste sur la volonté tôt développée de Valérie Zénatti de devenir écrivain. Ecrire lui est aussi nécessaire que respirer ; en préparant son paquetage, elle entasse livres, cassettes, « Et un carnet pour écrire. C'est un nécessaire de survie. (p. 50) » Elle rédige pour témoigner et son récit répond aux préoccupations de Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, qui écrivent : « ... la production romanesque pour la jeunesse semble se faire dans le sens d'un réalisme accru ... », production où l'auteur cherche, en pensant au lecteur, « à lui faire partager les expériences les plus diverses si bien que l'adolescent lecteur... n'ignore plus rien des problèmes de ce monde. ¹»

Même si l'aspect romanesque est réduit dans une autobiographie, Valérie Zénatti fait effectivement partager au lecteur adolescent français du début du vingt-et-unième siècle une expérience très particulière, dans un contexte qu'il croit connaître mais dont la réalité profonde ne peut lui être transmise par les media. Seul, le témoignage vécu auquel il est d'ailleurs notoirement sensible, peut remplir cette mission auprès de lui. La forme autobiographique enclenche mieux le « mécanisme de sympathie » décrit dans leur ouvrage par Danielle Thaler et Alain Jean-Bart², qui pousse le lecteur à adhérer aux idées, à découvrir les problèmes exposés, sinon à vivre par procuration la vie de l'auteur-personnage. Pour accroître l'effet de réel inhérent au récit autobiographique, Valérie Zénatti enchâsse des extraits de son « carnet de bord » dans son récit. Ces extraits « bruts » lui permettent d'essayer de retrouver son point de vue d'adolescente alors qu'adulte, elle raconte plus tard ces deux années si importantes dans sa vie. Elle privilégie le seul point de vue de l'adolescente qu'elle était, et s'efface totalement derrière elle-même pour rendre un témoignage plus direct.

Je voudrais noter scrupuleusement les événements de la journée, et surtout mes émotions.... si je n'écris pas au jour le jour ce que je vis, ce sera comme s'il ne se passait rien. (p. 81)

Les extraits du carnet ont deux fonctions : rendre plus réels les événements pour l'adolescente qui les écrit, et activer une empathie chez l'adolescent qui la lit. Les dialogues avec ses amis, retranscrits par l'auteur dans le carnet, participent de cet effet d'immédiateté et de proximité avec le lecteur qui

¹Thaler, Danielle, Jean-Bart, Alain, *op. cit.*, p.146-147.

²Ibid, p. 158.

est invité à participer en quelque sorte à la conversation, où à y assister comme quelqu'un qui lit en cachette de son auteur un journal intime.

Installée dans un nouveau pays qui devient peu à peu le sien, trouvant refuge dans l'écriture pour affronter une expérience particulière, Valérie Zénatti est une adolescente qui vit dans un pays en guerre. L'armée et le service militaire obligatoire constituent un autre rite de passage vers l'âge adulte. Bien avant de le commencer, la jeune fille est conditionnée pour le vivre comme allant de soi. Valérie raconte les épreuves du baccalauréat avec minutie, surtout celle qui concerne la Shoah :

La Shoah est à part. C'est un sujet d'histoire à l'intérieur et en dehors de l'épreuve d'histoire. Un sujet obligatoire... (p. 31)

Suit un long paragraphe, qui pourrait constituer un cours magistral, sur l'histoire de l'extermination des Juifs d'Europe par le régime nazi. Pour rendre le caractère implacable de ce conditionnement à l'amour de la patrie et à sa défense envers et contre tout, elle termine ce paragraphe ainsi :

L'épreuve sur la Shoah inaugure les cinq jours d'examen et ouvre en quelque sorte la voie vers la maturité. (p. 32)

Famille, amis, collègues et concitoyens participent malgré eux à ce conditionnement qui étouffe toute velléité de refus ou de révolte, même si les jeunes incorporés gardent une certaine lucidité. Au « Superpharm » où elle travaille, ses collègues ont organisé une petite fête pour Valérie et ont accroché une banderole :

Soldate, pars en paix et rapporte-nous la paix (p. 47)

Elle acquiesce aux paroles qui se veulent bienveillantes lors de la même soirée : « C'est pour le pays, c'est bien, il faut donner au pays... (p.48) » Lorsqu'elle prend le bus en tenue kaki pour se rendre en permission, elle remarque : « les regards attendris des passagers sont là. Posés sur nous. Le peuple nous sacre soldates. (p. 103) »

Après ses premiers exercices de tir à balles réelles, elle est obligée de constater que le conditionnement fonctionne :

Et au bout du compte, le sentiment de ne plus avoir grand-chose dans la cervelle, d'être incapable de réfléchir. (p. 115)

Le chantage affectif est aussi un moyen utilisé par les gradés pour influencer les jeunes incorporées. La caporale responsable de l'unité de l'auteur engage avec les jeunes filles une conversation sur le lien qui les rattache, selon elles, à Israël. Après que chacune a donné son sentiment, la caporale lit deux textes particulièrement émouvants, que Valérie Zénatti retranscrit intégralement pour associer plus largement son lecteur à son émotion. Lorsque la lecture est terminée, on ne peut que constater que le but est atteint, comme en atteste l'auteur :

... nous étions en larmes, prêtes à prendre les armes et à nous faire dégommer dans la minute pour protéger notre petit pays. (p. 123)

Incorporée après ses classes à une unité d'élite, la jeune fille, sous une forte pression psychologique quant à ses résultats de tests, finit par lâcher physiquement et est victime d'une crise d'angoisse que personne ne veut nommer. Elle est si bien conditionnée qu'elle se sent coupable d'avoir craqué et à aucun moment elle n'a la tentation de la moindre rébellion. Le conditionnement qui vise à attacher indéfectiblement les jeunes soldates à Israël ne peut être envisagé sans la présence de l'ennemi toujours présent et invisible, le Palestinien. Depuis sa création, Israël ne vit que par rapport aux Palestiniens, indissociables de son histoire, ainsi que, dans une moindre mesure, les autres peuple arabes.

Dans son récit, Valérie parle tout d'abord des reportages qui passent régulièrement, parfois en boucle, à la télévision et montrent les actes d'agression commis par l'ennemi national. Etant donné que « Les soldates ne combattent pas dans les Territoires. Les soldates ne vont pas au combat. (p. 145) », elle garde encore, au début de son service militaire, une certaine distance avec les événements et cet ennemi omniprésent. Les discussions de chambrée, entre autres, l'amènent pourtant à réfléchir, à se poser des questions. L'auteur saisit alors l'occasion d'exposer les différents points de vue israéliens sur le conflit qui oppose Israël et les Palestiniens. Daniéla, une camarade, réagit fortement à la tentative de la caporale et à sa lecture très orientée sur Israël et ses souffrances : « Ça s'appelle de la propagande ! (p. 124) » La réaction est immédiate : colère horrifiée chez les autres soldates. Mais Daniéla tient bon et argumente :

Tant que nous aurons cette image romantique et irréprochable de nous-mêmes, nous continuerons à opprimer un peuple sans même nous en apercevoir. (p. 124)

Spectatrice de cette discussion, l'auteur ne prend pas parti, pas encore. Il faudra qu'elle décide un jour de prendre un bus qui traverse les Territoires et qu'elle voie la réalité palestinienne de ses propres yeux, pour enfin exprimer ses convictions. Pour se rendre à Jérusalem, le bus qu'elle choisit passe par les villes palestiniennes d'Hébron et de Béthléem ; il est criblé d'impacts de pierres, celles de l'Intifada. Blessée moralement par les pierres que le bus ne manque pas de recevoir encore une fois pendant son trajet, Valérie Zénatti s'adresse intérieurement au jeune Palestinien qui vise le véhicule :

Arrête ! J'ai le même âge que toi et je pense comme toi ! (p. 215)

Ce premier contact direct avec l'ennemi confirme ses sentiments pacifistes mais ne l'empêchera pas d'effectuer son service militaire jusqu'au bout.

2.2.4/ Conclusion.

Le récit de Valérie Zénatti, qui joue sur le réalisme du témoignage direct et le vécu autobiographique de son auteur, peut également être lu comme un roman d'apprentissage dans le sens où, comme l'expliquent Danielle Thaler et Alain Jean-Bart : « Le roman d'apprentissage... permet de poser le problème de l'insertion de l'individu dans la société... »¹.

Elle raconte en effet, et ce à destination de lecteurs adolescents qui vivent loin de cette réalité, la vie concrète et les difficultés réelles de la jeunesse d'une société israélienne enfermée dans son histoire et dans ses relations avec le peuple palestinien, histoire conflictuelle qui ne semble pas vouloir trouver d'issue favorable, malgré le désir profond de paix que peuvent exprimer les jeunes des deux nations. En contrepoint au roman de Véronique Massenet, *Soliman le pacifique*, Valérie Zénatti apporte son témoignage personnel d'étrangère qui cherche à s'intégrer dans un pays, déroule son parcours vers l'âge adulte, explique la formation de son esprit citoyen dans une patrie qu'elle n'a pas choisie, et peint une vision israélienne du conflit.

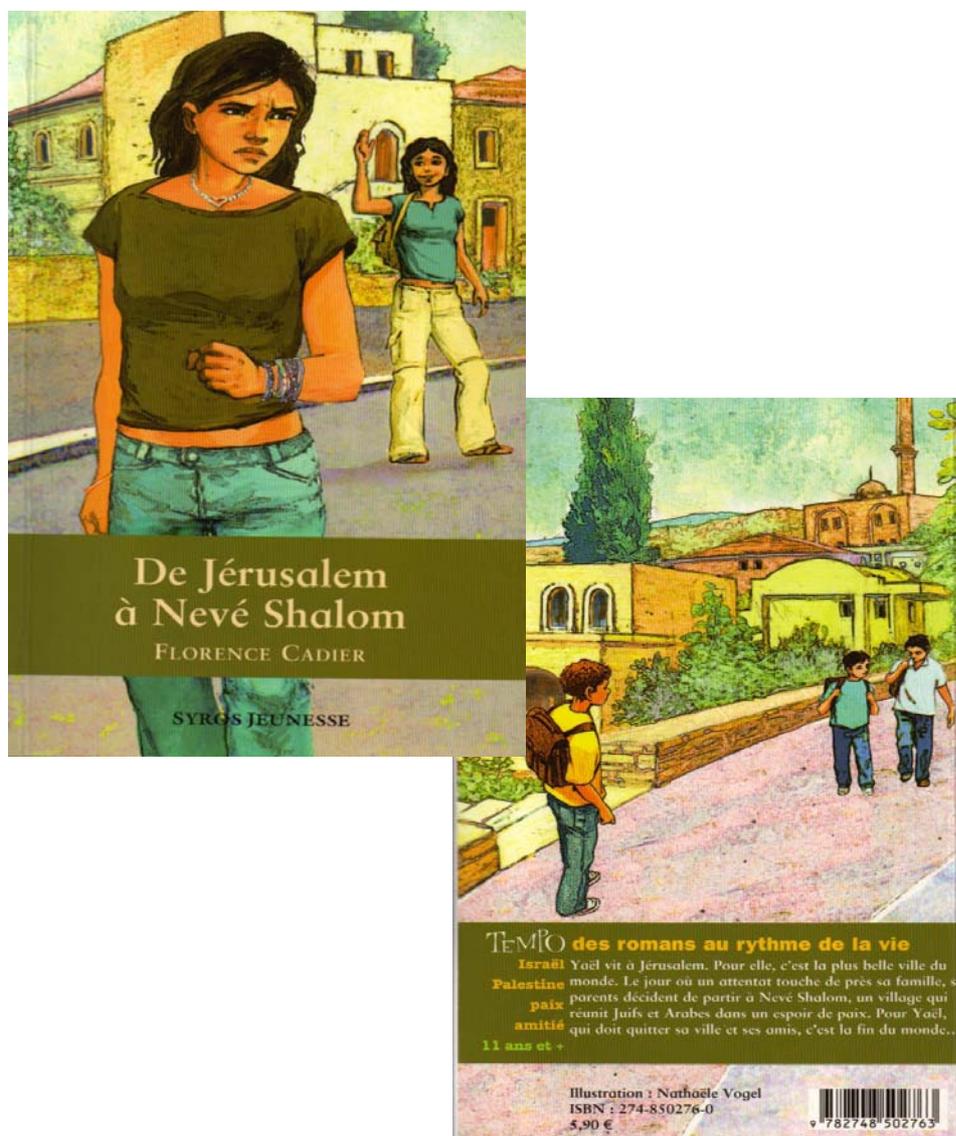
D'autres auteurs, à son côté, s'attachent à décrire ou à imaginer les tentatives de dialogue nombreuses qui existent ou peuvent exister entre les deux communautés, dans des romans eux aussi destinés à la jeunesse.

¹Thaler, Danielle, Jean-Bart, Alain, *op. cit.*, p. 143.

3/ Les tentatives de dialogue.

Si certains auteurs s'attachent, par le biais du conflit israélo-palestinien, à peindre les relations très difficiles entre les communautés juive et musulmane, d'autres décident de témoigner d'expériences réussies de vie commune en Palestine-Israël, ou d'imaginer des rapprochements entre les êtres et de proposer une vision optimiste de l'avenir des liens entre les deux communautés dans un pays comme la France, par exemple.

3.1/ « Là-bas » en Israël-Palestine.



Florence Cadier publie son ouvrage *De Jérusalem à Nevé Shalom* en 2004, aux Editions Syros, dans la collection Tempo. Son héroïne, Yaël, a environ douze ans ; elle vit avec ses parents, ses frères et sa soeur à Jérusalem. Noham, son frère aîné, est victime d'un attentat. Après le choc et en pacifistes convaincus, les parents de Yaël décident d'emménager à Nevé Shalom-Wahat as-Salam, village où juifs, musulmans et chrétiens tentent de vivre ensemble, dans la paix et le respect mutuel. La toute jeune fille commence alors un parcours personnel qui la conduira de la révolte à l'incompréhension, en passant par la colère et la haine, jusqu'à l'acceptation de l'autre et la sérénité.

3.1.1/ Introduction : étude du paratexte et de l'iconotexte.

Florence Cadier est journaliste de formation ; directrice de collection, elle écrit pour la jeunesse depuis 1995. L'aspect journalistique de son style apparaît dans le souci des détails et de l'explication claire.

Le titre de son roman indique à la fois un itinéraire géographique et un parcours initiatique. Cette forme de titre assez répandu en littérature signale presque toujours le parcours personnel du héros. Ici, c'est non seulement le parcours de Yaël mais aussi celui de toutes les familles, juives et musulmanes, qui ont fait le choix particulier de la paix et de la paix ensemble.

Dans la logique de sa politique éditoriale que nous avons entrevue à propos de *Sarah de Cordoue*, la maison d'éditions Syros, dans sa collection Tempo, publie aussi avec ce roman un texte fondé sur des valeurs citoyennes ancrées dans une réalité sociale bien particulière.

C'est Nathaële Vogel qui illustre les première et quatrième de couverture ; après avoir travaillé pour la presse, elle aussi, dans des périodiques pour adultes et d'autres pour enfants, elle se consacre maintenant à l'illustration d'oeuvres pour la jeunesse.

Son travail pour le texte de Florence Cadier oriente la lecture : sur la première de couverture, deux adolescentes, visiblement du même âge, portent une tenue vestimentaire typique des adolescentes contemporaines, donc des lectrices éventuelles, et rien ne peut vraiment les différencier. Le décor qui les entoure est celui d'un village oriental ; en témoignent l'architecture des maisons, la lumière, la présence d'une mosquée sur la quatrième de couverture, la végétation.

L'adolescente qui figure au premier plan répond au salut et au sourire de l'autre, derrière elle, par un regard courroucé et des poings serrés. Il est évident que leurs relations sont tendues, mais seulement dans l'esprit de la première. Sur la quatrième de couverture, trois enfants, des garçons, semblent avoir des relations plus simples et amicales. Leur jeune âge met en relief, par contraste, la difficulté à être des adolescents en général, symbolisés par les deux jeunes filles sur la première de couverture. La tenue vestimentaire des cinq personnages, jeans et t-shirts, communs à tous les enfants du monde, permet d'embrasser une proximité avec le lecteur, en attendant peut-être une inclination à l'identification.

La préface qui précède le texte est signée par Anne Le Meignen, cofondatrice du village de Nevé Shalom Wahat as-Salam. Elle avertit le lecteur, que, si les personnages et l'intrigue du récit de Florence Cadier sont fictifs, le cadre et le contexte sont bien réels. Elle explique la volonté des fondateurs du village, à savoir montrer au monde que juifs et musulmans peuvent vivre non

seulement en paix mais qui plus est ensemble et heureux, et souligne l'idée directrice qui régit la vie au village : éduquer les enfants pour qu'ils vivent en paix adultes.

...si nous élevons ainsi nos enfants, peut-être un jour sauront-ils faire la paix, ce que nous, adultes, semblons si incapables de réaliser... (p. 3)

Pour compléter cette étude d'avant la lecture, il faut ajouter que l'auteur a un projet pédagogique bien précis, qui rejoint celui du village : elle accompagne son texte d'un cahier *Shalom-Salam* dont nous verrons plus loin la destination.

Le récit de cette histoire est assumé par Yaël, à la première personne, dans un langage très proche de celui du lecteur : tout est mis en place alors pour que l'empathie avec lui fonctionne et qu'il prenne part à l'expérience particulière de la jeune fille et de sa famille.

3.1.2/ Un parcours familial.

Le récit débute par le deuil cruel qui touche la famille de plein fouet, la mort de Noham, adolescent de quatorze ans, victime d'un attentat à Jérusalem, alors qu'il rentre de la piscine avec ses amis. La vie de toute la famille bascule dans l'horreur; elle touche tous les membres qui vont exprimer leur douleur de façon différente. La tension de l'annonce de la mort de Noham est inversement proportionnelle à la sobriété du texte et le lecteur l'apprend presque en même temps que Yaël :

C'est à cet instant que le téléphone a sonné . Je m'en souviendrai toute ma vie. Papa a décroché... puis... je l'ai entendu dire à ma mère : Noham... Je n'avais pas besoin de mots, je savais.(p. 17)

Par un effet d'anticipation, le jeune lecteur comprend ce qui s'est passé avant que le personnage narrateur ne confirme le drame.

Outre Yaël, les parents et les enfants, frère et soeur de la jeune fille, sont victimes à travers Noham de l'horreur et de la violence aveugle d'un attentat à la voiture piégée. La douleur de Rachel, la mère, est incommensurable et insupportable à sa fille ; si sa réaction semble celle d'une adolescente agacée et intolérante, elle est sans doute plus à mettre sur le compte du refus de la souffrance et de ses manifestations :

Maman, elle, ne change pas. Ses yeux brillent de larmes... elle a des trémolos dans la voix... Ça devient lourd , elle s'accroche à nous. (p. 29)

Rachel, absente à elle-même et murée dans sa douleur, effraie sa fille qui mesure la distance installée entre sa mère et le reste de la famille :

Maman, elle ne vit plus. Elle pense à Noham sans arrêt et nous on n'existe plus. (p. 29)

La réaction du père est d'abord physique : cris et larmes lui permettent, à l'étonnement de Yaël, d'exprimer une souffrance profonde et de commencer à s'en libérer en même temps. Il prend vite le dessus, ne serait-ce que pour aider sa femme et être un soutien pour ses autres enfants. Les jumeaux de cinq ans, Ilan et Micha, font leur deuil à leur façon. Ilan, qui a vu les premières images de l'attentat avant même de savoir que son frère en est la victime, change de chaîne dès que le générique des bulletins d'informations retentit sur le poste. Micha, quant à elle, prénomme Noham sa nouvelle poupée et Yaël d'expliquer : « C'est ainsi que les jumeaux se souvenaient de Noham, par de petites touches innocentes. (p. 26) »

La suite du récit mettra en balance la tranquille sagesse des petits qui acceptent tout doucement l'absence de leur frère et les grandes difficultés de la jeune narratrice à faire de même. Le rite familial de l'enterrement permet aussi à tous d'accepter la réalité : juifs de rite ashkénaze, les parents de Noham suivent une cérémonie à la synagogue où le rabbin récite le Kadish, prière de sanctification du Nom Divin que les endeuillés récitent à la mémoire du défunt.

Pour lutter contre la douleur, parents et enfants restent souvent ensemble, comme si l'absent resserrait leurs liens : « Aucun d'entre nous n'avait le désir de s'isoler dans une chambre. (p. 24) »

Passé le premier traumatisme et sa cruauté immédiate, la famille de Yaël entame un processus de changement de vie auquel l'histoire de ses ancêtres et sa vie actuelle l'ont déjà préparée, même si elle n'en est pas explicitement consciente. Les parents de Yaël sont des pacifistes dans l'âme et par héritage. La jeune fille raconte la vie de ses grand-parents, nés en Pologne et qui ont fui les pogroms pour s'installer en Israël. A une question de la petite Micha sur les raisons de ce départ de leur pays, Rachel répond par la description de leurs conditions de vie et par l'intolérance dont ils étaient la cible. Mais surtout, elle transmet à ses enfants la sagesse de sa mère, sagesse acquise après de terribles épreuves et que l'auteur, Florence Cadier, instille dans l'esprit de Rachel : « Le passé est le passé, il ne faut pas regarder en arrière. (p. 15) »

Cultivés, ayant des professions intellectuelles - la mère, Rachel, enseigne l'hébreu - les parents de Yaël ont un esprit ouvert. Ainsi, la jeune fille explique que sa mère a des étudiants arabes et que son père travaille avec des Palestiniens. En outre, le couple emmène régulièrement ses enfants « écouter un concert de l'orchestre symphonique de Jérusalem dirigé par Daniel Barenboïm, voir des expositions ou le dernier film d'Amos Gitai. (p. 22) » Il est significatif d'indiquer ici que le maestro de nationalité israélienne Daniel Barenboïm est très engagé pour la paix au Proche-Orient, le dialogue entre juifs et musulmans . Très lié à l'universitaire Edward W. Saïd, palestino-américain défenseur de la cause palestinienne aux Etats-unis, il fonde avec lui le West-Eastern Divan Orchestra composé de jeunes musiciens israéliens et palestiniens qu'il dirige tous les étés depuis quelques années . De même, il faut souligner qu'Amos Gitai est un cinéaste israélien engagé, qui explore dans une oeuvre très variée l'histoire du Moyen-Orient, ainsi que le thème de l'exil et de l'utopie. Pacifistes, ouverts aux autres et à leur culture, à toute la culture, et conscients qu'il faut aller de l'avant, les parents de Yaël si durement touchés s'engagent sur la voie d'un changement de vie qui va bouleverser en particulier celle de leur fille aînée. C'est avec maintes précautions et après mûre réflexion qu'ils annoncent à leurs enfants leur décision de s'installer dans le village de Nevé shalom Wahat as-Salam, village qui porte son nom en arabe et en hébreu car il abrite des familles juives, musulmanes et chrétiennes, palestiniennes ou israéliennes, toutes citoyennes d'Israël. Ce choix logique est déclenché par l'événement du deuil, mais il semble qu'il était latent.

Or, cette décision, précédée du décès de Noham, va provoquer chez leur fille aînée des réactions multiformes.

3.1.3/ Le parcours initiatique d'une adolescente : une quadruple crise

Le traumatisme causé par la mort de son frère aîné coïncide avec l'entrée dans l'adolescence pour Yaël, une période délicate d'ordinaire chez les jeunes et pendant laquelle sont remises en cause leurs relations avec leur entourage : amitiés, amours et liens familiaux. Le deuil est une crise supplémentaire que la jeune fille devra affronter en même temps que les autres ainsi que le déracinement de sa vie à Jérusalem et l'enracinement avec sa famille dans le village de Nevé Shalom Wahat as-Salam.

L'histoire de Yaël correspond à l'analyse que font Danielle Thaler et Alain Jean-Bart à propos des jeunes héros romanesques et qui les laisse penser que « l'analyse psychologique l'emporte aujourd'hui sur l'aventure » ou se demander si « l'aventure est au coin de la rue, au sein même de l'étouffement familial ? »¹.

Ne peut-on pas en effet considérer l'adolescence comme une aventure en ce qu'elle peut recéler d'effrayant, de pénible à surmonter, d'angoisses à apprivoiser, en un mot de difficultés à grandir, sans quitter son univers familial, sans partir conquérir le monde ? Yaël exprime bien cette sensation de danger : « Je faisais connaissance avec la mort au moment où je commençais ma vie... (p. 20) »

Sa vie est partagée, comme toute adolescence, entre l'amitié, celle qu'elle partage avec Dafna, faite de bonheurs et de disputes parfois, Dafna qui tremble à l'idée du départ de son amie : « Mais tu ne vas pas me quitter ! Là, dans quelques semaines ! (p. 61) », les premières amours et un Jonathan très séduisant mais qui la fuit, effrayé de côtoyer une personne touchée de près par les attentats, et des relations familiales classiques d'adolescente tiraillée entre le besoin d'affection d'une encore petite fille et ses velléités légitimes d'indépendance.

Ce qui est pour le moins inhabituel dans une vie d'adolescent est le deuil, surtout celui d'un être très jeune. La mort de Noham est une épreuve rude, qui impose une souffrance profonde et un sentiment d'absurde, d'injustice :

*Je cours dans ma chambre, étouffée par la brûlure des larmes qui explosent de mes yeux.
Pourquoi lui ? (p. 18)*

Alors que sa famille tente de vivre avec l'absence de Noham en continuant par exemple à entrer dans sa chambre, Yaël se l'interdit :

*Moi, je n'y mettais jamais les pieds, refusant l'invasion de souvenirs qui auraient pu m'assaillir.
(p. 24)*

Ses difficultés à accepter la réalité la poussent également à demander que ses camarades d'école ne lui parlent pas du drame. Son travail de deuil, au contraire de ses frères et sœurs plus jeunes, demande davantage de temps et de souffrance. Elle se trouve en outre enlisée dans un dilemme personnel entre l'esprit de paix et la haine. Yaël, comme souvent les adolescents, est pétrie de paradoxes : elle aime Jérusalem, ville multiple et elle frissonne de bonheur lorsque « Les cloches d'un petit couvent se mêlent subtilement à l'appel du muezzin. (p. 6) » Pour fuir l'ambiance angoissante de la maison en deuil, elle propose d'aller au marché où elle croise marchands juifs et clientes arabes, et confie au

¹Thaler, Danielle, Jean-Bart, Alain, *op. cit.*, p. 153.

lecteur le respect qu'elle leur porte, sans distinction. Et pourtant, elle avoue aussi avoir peur des Palestiniens dont elle ne sait que ce qu'en dit la télévision, car à la maison, « on n'en parle pas. (p. 10) »

Tiraillée entre le désir d'harmonie (« Pourquoi les juifs et les Palestiniens n'arrivent-ils pas à vivre côte à côte dans un même espace ? (p. 7) ») et la haine qui l'étouffe pour un peuple qu'elle considère responsable dans son entier de la mort de son frère, (« Aller vivre avec des gens du peuple responsable de la mort de Noham, mais vous avez perdu la tête, c'est n'importe quoi ! (p. 35) »), Yaël se débat dans une tension conflictuelle qui l'oppose à ses parents et à leur choix, qui l'oppose à elle-même et à ses contradictions, qui l'oppose aux Palestiniens. N'arrivant pas à persuader ses parents de renoncer à leur projet qui l'éloignerait de Jérusalem, de son amie et de son collègue, Yaël commence par hurler son refus : « J'irai pas avec vous. Jamais. (p. 34) » Elle ne peut pas concevoir la réussite d'une vie commune entre arabes et juifs : « Mais c'est impossible, ils ne peuvent pas s'entendre ! (p. 35) » Le conflit finit par être total, et génère en elle le sentiment d'être isolée du reste de sa famille :

Mes parents étaient devenus fous ! La mort de Noham leur avait fait perdre la raison. J'avais l'impression d'être la seule personne lucide dans cette famille. (p. 35)

La dernière issue pour exprimer son opposition à ce projet, issue qui paradoxalement l'amènera à l'accepter peu à peu, est une fugue qu'elle prépare sans en parler à quiconque, même à Dafna : « J'ai passé une nuit épouvantable, à monter un plan pour leur faire payer ce départ. (p.42) » Avant de fuir, elle laisse un mot qui vaut explication : « Je ne partirai pas avec vous. Je veux vivre ma vie, pas la vôtre ! (p. 44) » Retrouvée par la police saine et sauve après une nuit passée dehors, elle se rend compte que, pour ses parents, « cette tension avait été de trop dans leur histoire. Ma révolte leur semblait inutile. (p. 48) » Persuadée qu'aucune communication avec ses parents n'est désormais possible, Yaël se débat aussi contre elle-même. Empêtrée dans ses propres contradictions, elle refuse de partir avec sa famille mais ne comprend plus lorsque son père, au cours d'une dispute, lui rétorque : « Tu as raison, tu ne mérites pas de partir avec nous. (p.42) »

Dans une fente du Mur des Lamentations, lieu qu'elle affectionne à Jérusalem, elle glisse deux prières sur un papier où elle demande la paix éternelle pour son frère et l'abandon du projet familial. Mais aussitôt de penser : « C'est n'importe quoi, ce que je fais ! (p. 43) » Au bureau de police, elle dit vouloir partir aux Etats-Unis et s'étonne intérieurement : « Pourquoi j'ai dit ça ? Je n'avais pas l'intention de quitter mon pays. (p. 44) » Fermée à l'idée de déménager, elle se pose pourtant des questions : « Au fond, ce serait peut-être mieux de quitter cet appartement-chagrin... (p. 32) »

Littéralement perdue, la jeune fille affronte une crise face à elle-même, crise classique chez la majorité des adolescents mais qui revêt pour Yaël un aspect supplémentaire. Indistinctement, elle rend responsable tous les Palestiniens de la mort de son frère. Elle se fait très virulente, notamment avec sa mère :

Ne me fais pas croire, quand même, que tu es devenue tout amour envers les autres, envers ceux qui ont tué ton fils ? (p. 36)

Pour amener tout doucement Yaël à progresser dans l'acceptation de la nouvelle vie choisie par ses parents, et surtout dans l'idée que vivre avec des arabes musulmans est possible, Florence Cadier met en scène le personnage de Shirine, jeune fille palestinienne de l'âge de Yaël, qui vit à Nevé Shalom Wahat as-Salam et qui partagera avec elle un banc du collège. Grâce à l'amitié tenace et

courageuse que Shirine lui propose très tôt, dès leur première rencontre au village, Yaël va sensiblement passer de la haine envers les Palestiniens au doute puis à l'acceptation et au pardon total. Shirine propose d'aider Yaël dans l'apprentissage de la langue arabe : elle doit maîtriser cette langue, car les cours au village sont bilingues. La première réaction de Yaël est un refus froid : « Non, non, merci, je me débrouille très bien toute seule. (p. 76) » Mais, insensiblement, et un peu plus à chaque rencontre, Yaël va trouver Shirine agréable et modifier ses premières pensées : « Je ne peux m'empêcher de lui sourire, elle a un côté sympathique, cette fille. (p. 77) »

Longtemps, Yaël oscille entre la colère et l'envie de paix intérieure et d'harmonie avec les autres :

Pourquoi dois-je côtoyer le peuple qui a tué mon frère ? Pourquoi ai-je envie de parler avec Shirine ? (p. 82)

Et c'est finalement Shirine qui aide à la résolution du conflit entre Yaël et son peuple. Yaël n'est pas venue en cours, elle est introuvable. Shirine la découvre après plusieurs heures d'angoisse pour la communauté scolaire et après une dispute très douloureuse entre les élèves sur les responsabilités respectives des deux peuples dans le conflit. Yaël s'est réfugiée dans la Doumia, lieu central du village, voué au silence et à la méditation. Après avoir pleuré auprès de Shirine, et une fois sortie du bâtiment, Yaël se libère une fois pour toutes de sa peine, sa douleur et sa haine :

Une fois dehors, je déverse mon histoire : l'attentat, Noham, Dafna, le départ de Jérusalem, mes difficultés à accepter de vivre dans ce village, ma haine des Palestiniens. (p. 112).

La crise multiple que traverse l'adolescente dans ce roman s'étoffe d'une épreuve liée au départ de Jérusalem, à laquelle Yaël est très attachée, tout comme Valérie Zénatti ou Soliman d'ailleurs, et à l'installation dans une nouvelle maison, dans un nouveau village. Quitter Jérusalem est un véritable déracinement, inconcevable pour l'adolescente. Après une énième dispute avec ses parents, elle se réfugie dans sa chambre :

La fenêtre grande ouverte laissait respirer la ville. Jérusalem ! Elle connaissait tout de moi, m'avait vu grandir, avait abrité tous mes petits secrets, c'était le berceau de ma famille, de Noham. (p. 41)

Avec l'éloignement de la ville, la jeune fille craint l'éloignement d'avec son frère défunt ; elle craint l'oubli parce qu'elle le confond avec le deuil. Installée à Nevé Shalom Wahat as-Salam, elle se défend d'aimer son nouveau lieu de vie, lutte contre elle-même et passe de la désolation à l'enthousiasme en quelques lignes la première fois qu'elle visite le village :

Nous sommes d'abord accueillis ... des endroits sans âme qui soulignent mon sentiment de désolation... heureusement, plus loin, des fleurs se dressent, de multiples buissons de fleurs rouges... je me laisse envahir par leur odeur sucrée... (p. 52)

Très progressivement, l'enracinement dans cette nouvelle vie, symbolisée par le village et une nouvelle maison, s'opère presque à l'insu de l'adolescente. Lorsqu'elle visite sa nouvelle maison, elle est immédiatement séduite :

Je décide que ce sera ma chambre et mon rosier. En recevant dans ma main quelques pétales alanguis de chaleur, je les adopte tous deux immédiatement. (p. 56)

Elle accepte d'apprendre l'arabe et y trouve même un certain bonheur : « C'est si joli les arabesques que je dessine et qui se transforment en mots. (p. 88) »

La famille renaît, et avec celle l'adolescente. Rachel rayonne de bonheur, les jumeaux s'adaptent avec la facilité propre aux enfants jeunes. Yaël a accompli un parcours cahotique, elle fait son deuil sans pour autant oublier et commence une nouvelle vie : « J'ai fini par accepter. Leur amitié, nos différences, cette communauté de vie. (p. 115) »

Le roman se termine par une cérémonie qui rappelle l'enterrement de Noham sur le mont des Oliviers, lieu symbolique s'il en est. Pour fêter le « Jour de la Terre » le trente mars, fête palestinienne commémorée par l'ensemble du village et qui rappelle la manifestation de 1976 contre la confiscation de leurs terres, Yaël propose de planter un olivier dans le jardin de sa nouvelle maison, une façon symbolique de se souvenir de son frère et donner de nouvelles racines à sa vie et à la paix :

En jetant la terre fraîche sur ses racines, je me suis souvenue de ces gestes faits au mont des Oliviers. (p. 117)

Le parcours initiatique de Yaël et de sa famille vers le deuil accompli et la paix intérieure a pu se réaliser grâce à un lieu exceptionnel, le village de Nevé Shalom Wahat as-Salam.

3.1.4/ Une expérience de vie particulière : le village de Nevé Shalom Wahat as-Salam.

En hébreu et en arabe, le nom du village signifie « oasis de paix ». Imaginé et fondé par le frère dominicain Bruno Hussar, dans les années 1970, c'est, comme l'explique Daniel Sée, secrétaire général des Amis de Nevé Shalom « un village coopératif de juifs et de Palestiniens, tous citoyens d'Israël... (qui) se trouve à égale distance (30 kms) de Jérusalem, de Tel-Aviv et de la ville palestinienne de Ramallah ¹».

Rachel, dans le roman, précise pour ses enfants :

Cela a été très difficile au début : il n'y avait ni eau ni électricité et, pendant sept ans, ils ont été seuls sur la colline, avec quelques volontaires venus de l'étranger. Puis les premières familles sont venues... Des bébés sont nés là-haut... (p. 41)

L'un des objectifs précis de cette communauté est la démonstration faite au monde, habitué au conflit depuis des générations, que juifs, musulmans d'origine palestinienne, chrétiens, tous Israéliens, sont capables de vivre en paix, non seulement côte à côte, mais encore ensemble. Et Daniel Sée d'expliquer : « Les premières familles... ont choisi de vivre ensemble dans l'égalité et l'amitié, convaincues que leurs différences, loin d'être cause de conflits, peuvent être, au contraire, source d'enrichissement.² »

¹Sée, Daniel, *Nevé Shalom- Wahat as-Salam*, 24 janvier 2003, in <www.erf-auteuil.org>

²Ibid.

Le deuxième objectif est l'éducation des enfants à la paix et au respect de l'autre, un véritable pari sur la jeunesse auquel Rachel adhère :

Tu sais, je crois que c'est grâce aux enfants que nos deux peuples peuvent apprendre à vivre ensemble. (p. 38)

Tout est donc mis en place pour atteindre ces objectifs : la communauté « sociale, culturelle et politique » est fondée sur « l'acceptation mutuelle, le respect et la coopération dans la vie quotidienne. ¹» Ainsi, une famille palestinienne, sous le regard d'abord agacé de Yaël, aide sa famille à emménager dans sa nouvelle maison et à se familiariser avec le fonctionnement du village. Les questions concernant la communauté entière sont discutées en assemblées et dans ce village indépendant de toute tutelle et affilié à aucun parti politique, chaque famille élève ses propres enfants selon ses coutumes, sa culture et ses croyances. Ce fonctionnement démocratique est servi aussi par l'habitude prise de célébrer tous ensemble les différentes fêtes religieuses ou civiles des diverses communautés, au grand étonnement de Yaël lorsqu'elle l'apprend de la bouche de Shirine :

Je la regarde, sidérée. Soukkote, c'est une fête de fin d'été où les juifs installent pendant sept jours une cabane de feuillage... Elle ne concerne en rien les arabes. (p. 76)

Ainsi sont fêtés par l'ensemble des villageois Noël, le mois de Ramadan ou Hanoukah. Ces célébrations communes accompagnent le programme pédagogique précis qui est mis en place dès les débuts du village à destination des enfants. Rachel explique encore :

Oui, enfants palestiniens et juifs suivent le même enseignement dans les deux langues. Il y a un professeur de langue arabe et un d'hébreu. C'est une école bilingue et nationale.(p. 38)

Laissons Daniel Sée compléter : « L'action éducative a pour objectif l'intégration des enfants des deux groupes nationaux, et non pas la création d'un troisième peuple. Ces enfants, possédant chacun une identité bien établie, apprennent par une rencontre continue à vivre ensemble et à s'enrichir de leurs différences. »² Entre autres, les actions éducatives sont fondées sur une instruction dans les deux langues dès le plus jeune âge, l'enseignement aux enfants de leurs culture, littérature et traditions, respectives et mutuelles. Éducative également l'intention de l'auteur qui accompagne son roman d'un cahier intitulé « *Shalom, Salam* », titre qui reprend la formule de salutation adoptée par les villageois de Nevé Shalom Wahat as-Salam. Ce cahier, outil pédagogique, propose des pistes de travail et de recherche, d'écriture et de réflexion aux classes qui auront lu le texte de Florence Cadier et ce sur les thèmes que nous venons d'aborder à propos de ce roman.

¹Sée, Daniel, *op.cit.*

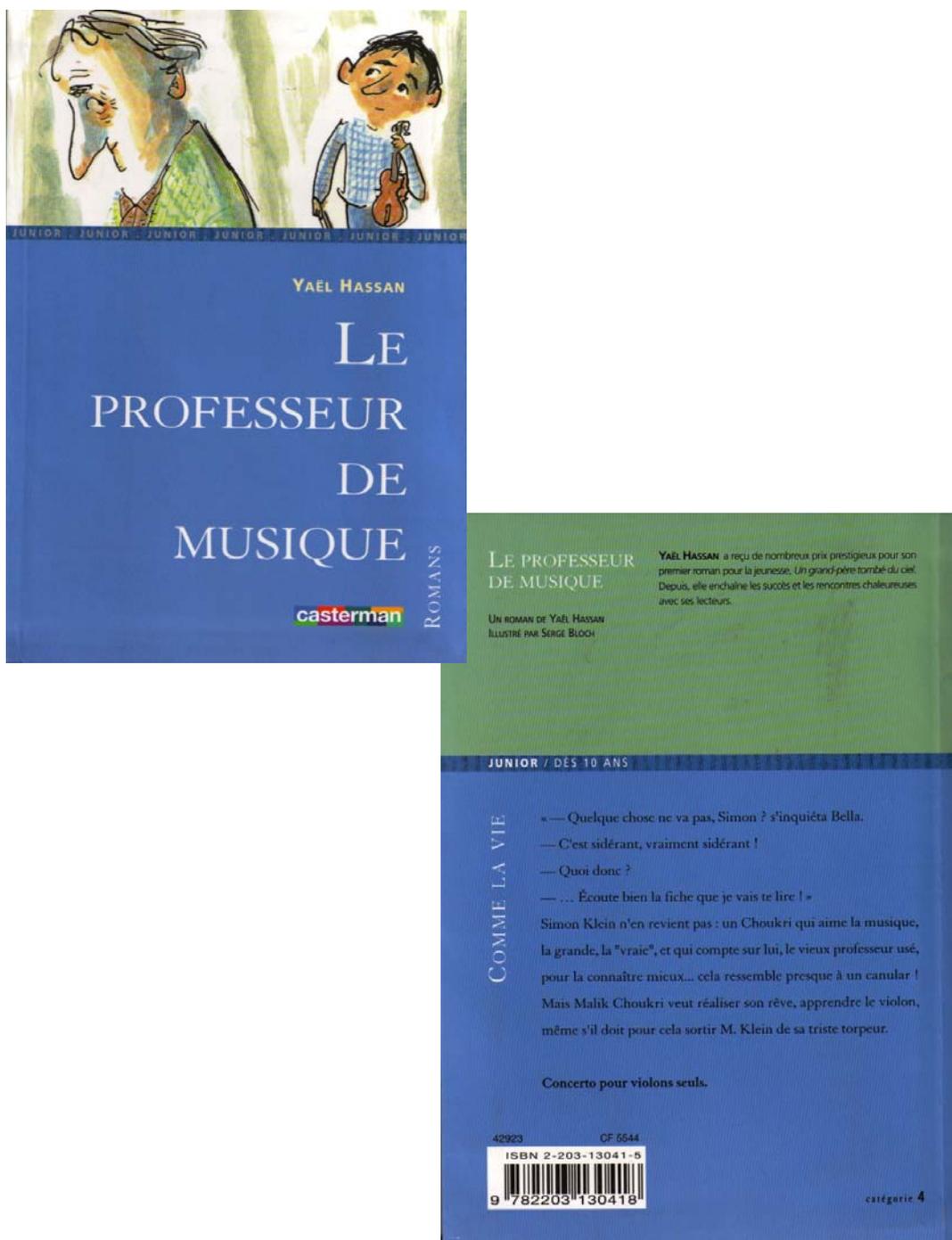
²Ibid.

3.1.5/ Conclusion.

Le roman de Florence Cadier présente donc un intérêt triple puisqu'il allie le plaisir d'une fiction à l'apport d'ordre documentaire et au souci pédagogique. L'expérience du village de Nevé shalom Wahat as-Salam dévoilée au lectorat adolescent français ou francophone, le message essentiel que l'avenir dépend de la jeunesse, donc du lecteur, et la peinture du trajet initiatique d'une adolescente presque comme les autres participent du rôle formateur, par la littérature de jeunesse et le roman en particulier, de la citoyenneté et de la conscience sociale.

Cette formation peut également trouver un mode d'expression en dehors du cadre du conflit israélo-palestinien. En effet, les relations entre les communautés juive et musulmane préoccupent aussi chez elles les sociétés occidentales, sociétés dans lesquelles, comme en France, certains auteurs s'attachent à dénoncer l'intolérance et imaginent la réconciliation.

3.2/ « Ici », en France.



Yaël Hassan écrit en 2000 un roman qui s'adresse aux jeunes lecteurs à partir de dix ans, âge de l'un des héros principaux, roman intitulé *Le professeur de musique*. Ce texte est publié par les éditions Casterman, dans la collection Romans junior Comme la vie. Il raconte l'histoire de Simon Klein, professeur de musique, qui entame sa dernière année d'enseignant au collège, triste et désabusé, effrayé par les élèves. Sa rencontre avec le petit Malik Choukri, qui veut découvrir la grande musique, la « vraie », replonge le vieux professeur dans un passé douloureux (il a été contraint de jouer du violon devant les Nazis) et bouscule ses certitudes sur les musulmans, d'autant plus que Malik porte avec lui les souvenirs familiaux de la guerre d'Algérie.

3.2.1/ Introduction : étude du paratexte et de l'iconotexte.

Le titre, assez neutre, signale seulement la relation de maître à élève et le domaine enseigné, mais l'indication de la fonction prestigieuse d'enseignant fait tout de même allusion à une relation affective, d'autant plus que le domaine artistique appelle l'émotion. Le titre implique aussi une relation entre deux personnes d'âges différents, dont l'une transmet à l'autre ; le roman dévoilera au fur et à mesure un échange réciproque.

L'éditeur Casterman insère ce texte dans sa collection Romans junior et précise qu'il peut être lu dès l'âge de dix ans. Le titre complémentaire de la collection, Comme la vie, indique un texte réaliste, désireux de décrire le vécu, la réalité quotidienne ; Yaël Hassan a publié plusieurs titres dans cette collection, dont le but est de créer une proximité avec le lecteur, un sentiment de familiarité avec les histoires racontées qui pourraient être celles de tout le monde.

Serge Bloch illustre l'ouvrage de Yaël Hassan. Son travail sur la première de couverture n'occupe que le tiers haut. Les deux personnages représentés confirment le titre : un vieux monsieur tourne le dos à un enfant, un garçon, qui tient un violon. Le regard de l'adulte est cependant tourné vers l'enfant, semblant chercher un contact du coin de l'œil. L'enfant de son côté attend ouvertement ce contact, appelle le maître du regard. Cette illustration interprète très fidèlement les difficultés que le maître et l'élève, le vieux monsieur et le jeune garçon, éprouveront avant de se « rencontrer » complètement.

Les illustrations pleine page et en noir et blanc qui émaillent le texte en renforcent le pouvoir émotionnel et jouent sur tous les registres de l'affectivité : colère, espoir, joie, tendresse, doute, nostalgie...

Sur la quatrième de couverture, le résumé indique de façon classique les grandes lignes du roman mais il est suivi d'une mention très importante pour la préparation de l'adolescent lecteur à l'entrée dans le texte : « Concerto pour violons seuls ». Cette indication joue également sur le ressort de l'émotion et pourrait être un autre titre pour le roman. Le terme musical « concerto » indique selon le dictionnaire une composition instrumentale pour un ou plusieurs solistes et orchestre. Le pluriel attribué « aux violons seuls » induit l'idée de deux musiciens, maître et élève, jouant chacun de son côté. Mais la forme du concerto qui implique le dialogue entre soliste et orchestre semble aussi appeler l'idée d'un dialogue entre les deux solistes, entre le maître et l'élève.

Le dialogue, et notamment le dialogue entre générations, est un thème récurrent dans le travail de Yaël Hassan, auteur juive originaire de Pologne. Elle s'est en outre engagée dès son premier titre, *Un grand-Père tombé du ciel*¹, dans l'explication du phénomène de la Shoah aux adolescents de dix à treize ans, âge de ses personnages. Elle vit son métier d'écrivain comme un devoir de transmission et de passage de relais aux nouvelles générations. Romancière, elle est aussi dans ce texte le narrateur, et l'histoire de Simon et Malik est perçue par son regard omniscient. Elle use cependant et fréquemment du style indirect libre qui permet au lecteur d'entrer dans la conscience du personnage, à des moments de forte émotion surtout. Ainsi peut-on quand même vivre un peu de l'intérieur les relations entre le vieux monsieur et l'enfant, et prendre conscience du rôle libérateur et salutaire qu'ils jouent l'un pour l'autre.

3.2.2/ Un sauvetage mutuel : Simon et Malik.

Le roman de Yaël Hassan, et en cela elle diffère des auteurs rencontrés dans ce corpus, met en scène deux personnages principaux, un adolescent et un vieux monsieur, une personne âgée. Leur relation est d'abord une relation de maître à élève puisque Malik est dans la classe de sixième dont Simon est le professeur principal. Ce professeur est d'ailleurs déçu et attristé par une carrière semée de souffrance et de crainte des élèves :

Sa peur à lui était si visible que même des enfants de onze ans la palpaient à vue d'oeil. Et cela durait depuis tant d'années. (p. 10)

La seule chose que Simon attende encore de sa carrière est la découverte d'un enfant très doué pour la musique :

En trouver un, seulement un pour effacer cette immense impression de gâchis qu'il portait sur ses épaules comme le plus lourd des fardeaux.(p. 26-27)

Isolé volontairement de la communauté scolaire, (« jamais Simon n'invitait qui que ce soit chez eux. Ni collègues, ni élèves (p. 39) »), il se désole de « ne pouvoir remonter en sens inverse le chemin de sa longue et douloureuse carrière de professeur médiocre. (p. 53) ». Cependant, cette dernière rentrée au collège semble amorcer un tournant dans la carrière professionnelle du vieux monsieur et il reprend au bout de quelques jours une certaine autorité :

Et il y avait soudain tant de forces dans le regard d'acier du vieux professeur, tant de détermination et tant d'autorité que Mouloud en fut désorienté. (p. 55)

¹Hassan, Yaël, *Un grand-père tombé du ciel*, Paris, Casterman, 1997 (Romans junior Comme la vie).

Ce changement est dû à la rencontre de Malik Choukri, petit dernier d'une tribu de collégiens qui ont tous été des élèves plus que difficiles. Victime du passé scolaire de ses frères et soeurs, Malik est d'abord perçu comme un adversaire potentiel par le professeur de musique qui accole une croix rouge à son prénom sur la liste de la classe. Mais il réserve à son professeur une véritable surprise que Simon découvre en lisant la fiche de renseignements de Malik :

J'aime beaucoup la musique. Je pourrais même en écouter toute la journée. J'aime bien la musique classique... Mon rêve, c'est de pouvoir jouer du violon un jour. (p. 24)

N'osant y croire, Simon mène son enquête et constate que Malik est un mélomane qui se rend tous les jours après ses cours à la médiathèque pour écouter des disques : « ce gamin-là est un vrai passionné, et déjà un assez bon connaisseur... (p. 29) » Cette découverte amène Simon à parler de l'enfant avec des expressions confinant à l'affection, à un début de tendresse : « mais je le connais déjà, ce petit bonhomme. (p. 32) »

De son côté, Malik regarde Simon comme un envoyé du ciel, un précieux auxiliaire éventuel pour mener à bien le projet qui lui tient à coeur : jouer du violon. Impressionné de le rencontrer à la médiathèque, il hésite : « Il voulut le saluer, mais il n'osa pas le déranger. (p. 33) » Mais il réfléchit et accepte l'invitation de son professeur car il croit que : « cette occasion de parler avec lui, de lui confier ses rêves en matière de musique ne se représenterait plus jamais. (p. 36) »

Simon prend en charge l'éducation musicale de Malik et lui donne des cours de solfège. Il refuse cependant de lui laisser commencer le violon, sans donner d'explications à l'enfant. Ses relations avec son jeune élève rappellent celles qu'il a entretenues avec son propre professeur de musique, qui lui a littéralement sauvé la vie pendant l'Occupation à Paris. Comme lui, Simon est avare de compliments à l'égard de son élève et c'est aussi une relation de sauveur à sauvé qui les unit, mais cette relation, cette fois, est réciproque. Et si « Malik cherchait désespérément une once de satisfaction dans les yeux de son professeur (p.88) », Bella, l'épouse de Simon, qui a pris Malik sous son aile, le rassure : « Mais c'est donc qu'il croit dur comme fer en toi. C'est merveilleux, tu sais ! (p.84) » Merveilleux car l'un et l'autre vont retrouver le bonheur grâce à l'enseignement dispensé et reçu de la musique. Elle sauve en effet, unit les êtres, et Simon retrouve la joie de vivre lorsqu'il est sûr de la passion de Malik :

Son visage trahissait un immense bonheur. Ce n'est pas du cinéma, se dit alors Simon, ce gosse-là aime réellement la musique ! (p. 34)

Effectivement, Malik nourrit une réelle passion pour la musique, qui le porte et l'aide à vivre dans la cité, au sein d'une famille très nombreuse, avec les difficultés que cela implique. Il ressent un bonheur physique lorsqu'il entend pour la première fois son professeur de piano :

Malik retenait sa respiration. Jamais il n'avait rien entendu d'aussi beau. Il eut l'impression que la musique l'imprégnait tout entier... (p.83)

Dès qu'il entame sa formation, il travaille avec ferveur :

Solfège, piano, violon, il allait de l'un à l'autre avec le même amour, la même passion...(p. 87)

La musique, par le truchement du violon, réunit les êtres dans le roman de Yaël Hassan. Malik et son grand-père Baba tout d'abord. C'est en souvenir de lui que l'enfant veut jouer du violon, de son violon même puisque Baba, en dehors de ses heures de travail, jouait de la musique lors des mariages et autres fêtes, le soir, pour la communauté musulmane algérienne de Paris. Malik voit son grand-père en rêve qui lui murmure :

« Petit, tu es le seul dans cette famille qui ait l'oreille. Le seul à pouvoir reprendre le violon... » (p. 47)

Le même instrument unit douloureusement Simon et sa famille disparue : c'est sa mère qui lui a offert son violon, et il a dû en jouer dans le camp d'Auschwitz pour les prisonniers, parmi lesquels son père qui disparaîtra vite après l'arrivée de Simon. D'où les difficultés de Simon à accepter que Malik apprenne cet instrument, qui sera pourtant celui de leur union complète, de la beauté de leur rencontre. Malik, grâce à Bella, prend des cours de violon en cachette de Simon et pourtant :

S'il prenait un immense plaisir à chacun de ses cours, il se disait qu'il ne serait véritablement heureux que lorsque Simon en personne lui enseignerait le violon. (p. 126)

Dans une scène finale particulièrement émouvante, le violon unit définitivement les deux personnages principaux de Yaël Hassan lors de la représentation du spectacle monté par Simon au collège, avec les élèves et les enseignants, spectacle qui, dans une mise en abyme inversée de l'union des deux personnages, lie la communauté scolaire autour de la musique, de la comédie musicale, de l'interprétation de chansons écrites et composées conjointement par grands et plus jeunes. Voici comment le vieux professeur en parle pour convaincre le principal du collège :

Cela souderait les élèves entre eux de mener à bien un projet commun... Cela aussi créerait des liens. (p. 66)

Simon et Malik sont unis par la musique, mais également par une relation au surnaturel qui occupe une place importante dans le récit. Malik parle avec son grand-père, décédé avant sa naissance, et le voit « en rêve » :

Une nuit, j'ai vu Baba, assis à côté de moi, sur mon lit. Il était habillé tout en blanc et il tenait son violon posé sur ses genoux. (p. 47)

C'est la vision du vieil homme qui le persuade de jouer du violon : « Chez moi, on a toujours joué du violon... Il faut que tu apprennes les notes, le solfège et le violon. (p. 47) »

Simon, de son côté, croit percevoir une volonté quasi divine, qui aurait mis sur son chemin et pour son salut, le petit garçon musulman. Bella abonde en ce sens et utilise même un terme lourd de significations pour le juif qu'est Simon : « Mais permets-moi de te dire que la fiche de ce petit est un appel ; mieux, un commandement.(p. 26) » Lui-même parle de « providentielle claque » et de « phénomène surnaturel » pour qualifier cette rencontre inespérée avec un enfant doué pour la musique et susceptible de redonner à sa carrière un peu de sens. L'auteur va même jusqu'à décrire un « Simon transfiguré » défendant son projet devant un principal abasourdi qui pense du professeur : « Il semblait comme transporté... Ce n'est plus le même homme. (p. 65) »

Malik incarne un véritable sauveur pour son professeur, il est la figure du Messie : « Malik est une sorte de messenger pour moi. Un envoyé, tu comprends ? (p. 101) » Et le miracle de la renaissance littéraire de Simon est accompli par la visite d'un oiseau à sa fenêtre lorsque, non sans douleur, il reprend le violon et les vieilles mélodies juives de son enfance. Il nomme très vite le volatile du diminutif de Faigélé que portait sa mère et qui signifie « petit oiseau ». Persuadé de la réincarnation de sa mère en oiseau déjà lors de son séjour à Auschwitz, il joue pour lui sur son violon et lui parle : « je suis si content que tu sois venu ! Souhaite-moi bonne chance, Faigélé ! (p.132) »

Enfin, l'expression suprême du surnaturel intervient dans le roman lorsque Leïla, la mère de Malik, profondément émue par le talent de son fils, remercie intérieurement :

Parce qu'il y avait peut-être de la main d'Allah dans cette musique-là et de la main du dieu des juifs aussi, qui avait mis Simon Klein sur leur chemin de vie. (p. 133)

Le destin qui a mis en présence les deux protagonistes de ce texte a reçu cependant une aide précieuse avec les personnages de femmes, Bella Klein et Leïla Choukri.

3.2.3/ Mère juive et mère musulmane.

Par la bouche ou le regard des femmes, Yaël Hassan lutte contre les préjugés qui gâtent les relations humaines et la tolérance envers l'autre. Bella Klein est épouse, mais n'a pas eu d'enfant. C'est quand même son instinct maternel qui va jouer dans la défense de Malik, surtout lorsque Simon le juge à l'aune du comportement scolaire de sa fratrie avant lui :

Ne peut-il être différent de ses frères et soeurs ? Ne peut-il avoir des goûts différents de ceux de sa famille ? ... ce sont d'horribles préjugés que tu affiches, c'est de la discrimination pure et simple ! (p. 25-26)

L'auteur ne mâche pas ses mots et crée un troisième personnage féminin antithétique aux deux autres, pour rappeler la sinistre mémoire de la délation et souligner l'idée qu'il faut garder vigilance. Madame Laval, une voisine, porte le nom du président du Conseil qui a accentué la collaboration avec le régime nazi dès 1942 ; elle suit les faits et gestes de Simon et Bella par sa fenêtre (« Mais c'est quoi ce rastaquouère qu'il emmène chez lui, le Simon Klein ? (p. 38) ») Raciste, elle commente leurs allées et venues à son chat, qui, dans sa tranquille sagesse, n'en a cure. Bella lutte contre ces idées et semonce son mari qui refuse de se rendre dans la cité où vit Malik :

... et je m'étonne que toi, Simon, tu prêtes l'oreille à de telles rumeurs. Tu te laisses influencer par les propos de... de ... madame Laval, par exemple ? N'avons-nous pas suffisamment souffert de ce genre de mensonges ... (p. 71)

La sagesse féminine finit par l'emporter aussi avec le personnage de Leïla Choukri, la mère de Malik, qui va apporter son soutien au projet de son fils, convaincue par Bella dont l'amour quasi maternel pour l'enfant ne lui a pas échappé. Elle accepte avec sagesse l'aide de Simon et Bella et s'enquiert auprès de Malik : « Tu es heureux, mon fils ? (p. 84) » Elle révisé son attitude et regrette la colère qu'elle avait ressentie lorsque Malik avait exprimé le souhait de faire de la musique contre l'avis familial. Mère avant tout, elle compatit :

Malik était très malheureux; et c'est ma faute... Il en souffrait terriblement et j'en souffrais avec lui... Et ça me faisait mal de le voir ainsi. (p. 90)

Complices, les deux femmes réussissent l'une à convaincre son mari d'aider Malik, l'autre à surmonter sa crainte de l'autorité familiale et à aider son enfant. Gardiennes de la mémoire familiale, elles sont le trait d'union entre les générations. Bella, même si elle n'est pas mère, considère Malik comme son petit-fils et lui donne les conseils qu'elle aurait transmis au sien si elle en avait eu un. Lien entre Simon et le jeune garçon, elle se bat pour que son mari ne commette pas l'erreur de passer à côté du petit :

Ne commets pas l'irréparable, Simon ! Ce gamin a besoin de toi. Il compte sur toi. Alors ne brise pas son rêve pour la seule et unique raison que l'on a brisé le tien. (p. 61-62)

Madame Choukri a aussi des responsabilités envers la mémoire familiale et elle doit faire le lien sans blesser les uns ou les autres, permettre à Malik de réaliser son rêve sans heurter la douleur de sa grand-mère qui refuse que quiconque dans la famille joue de la musique depuis le décès de son mari. Leïla accepte avec joie que Malik apprenne le piano :

Avec le piano, il ne risque rien le petit. Et comme ça, il pourra faire de la musique sans désobéir à sa grand-mère. (p. 90)

Mères dans l'âme, Bella Klein et Leïla Choukri « communient » dans l'amour qu'elles portent à Malik, petit-fils de substitution pour l'une et fils de l'autre : « Vous savez, nous n'avons jamais eu d'enfants, Simon et moi... je vous suis reconnaissante de me permettre de m'occuper un peu du vôtre. (p. 93) », confie Bella. Touchée par sa confiance, « Madame Choukri l'étreignit et l'embrassa avec chaleur. (p. 93) » Si ces deux femmes garantissent le lien entre les générations dans et entre leurs familles respectives, l'auteur propose aussi de créer le lien entre les événements du passé collectif, les personnages fictifs de son roman et les jeunes lecteurs auxquels elle s'adresse.

3.2.4/ Histoire individuelle et Histoire collective.

Force est de constater à la lecture du texte que l'auteur tire les leçons du passé et s'engage à les transmettre à son lectorat, fidèle en cela à la décision prise enfant d'honorer la mémoire de ses grands-parents victimes de la Shoah. Invités par une jeune collègue professeur d'histoire à témoigner de leur passé douloureux auprès des élèves, Bella et Simon racontent leur terrible expérience de juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, illustrant ainsi l'allégation de Bertrand Solet : « L'intérêt du roman ou du récit autobiographique est d'ancrer l'Histoire dans la réalité d'une chair, d'une histoire particulière qui, en même temps, nous concerne tous... »¹

Même si le texte de Yaël Hassan n'appartient pas au genre du roman historique, la collusion que lui permet le roman entre l'Histoire et l'histoire aide l'auteur à transmettre des connaissances historiques vécues de l'intérieur par des personnages fictifs, hérauts de toutes les victimes réelles des événements décrits. L'émotion qui se dégage des témoignages du couple Klein est un puissant ressort pédagogique pour enseigner l'Histoire autrement et toucher les jeunes lecteurs :

Quant à elle, elle servit de cobaye aux médecins nazis pour leurs différentes expériences. Elle survécut. Mutilée, torturée et stérile... Elle ne pesait guère plus qu'une feuille d'automne et avait perdu toute sa famille. (p. 107)

L'attachement que le lecteur a pu nourrir pour Bella depuis le début de l'histoire lui permettra de prendre conscience de l'horreur des camps, que l'auteur dévoile sans chercher à accabler le lecteur, dans un texte simple et abordable mais qui ne cache rien de la réalité de cette époque. Ainsi donne-t-elle la parole à Simon, dont le témoignage sera une véritable libération et dont on sait qu'il a dû jouer du violon à Auschwitz :

Et là, dans l'endroit le plus immonde de la terre, parmi des légions de morts vivants que j'apercevais au loin courbés dans leur uniformes rayés, alors que des odeurs atroces s'échappaient en nuage par de gigantesques cheminées, je me mis à jouer. (p. 112)

¹Solet, Bertrand, *op. cit.*, p. 18.

Le petit Malik porte lui aussi des souvenirs douloureux, qui ne sont pas les siens propres mais qui influent directement sur sa vie et qui permettent à l'auteur, dans son projet de réconcilier les deux communautés juive et musulmane, d'apporter un éclairage différent au lecteur adolescent.

Lors de la guerre d'Algérie, pays dont la famille de Malik est originaire, un couvre-feu fut imposé aux Algériens de France après de violentes manifestations à Paris. Parti jouer de la musique dans une fête arabe, et loin de toute préoccupation belliqueuse, Baba, le grand-père de Malik, est pris malgré lui dans la tourmente du 17 octobre 1961 et meurt lors de la répression d'une manifestation pacifique contre le couvre-feu instauré par Maurice Papon, alors secrétaire général de la préfecture de Paris. Occulté longtemps par les autorités françaises, ce drame n'est « ressorti » qu'à la « faveur » du procès Papon, jugé dans les années 1990 pour son activité en tant que secrétaire général de la Préfecture de Gironde pendant l'Occupation et à ce titre compromis dans la déportation des juifs de son département, - mais qui fut ensuite Préfet de police de Paris, responsable de l'ordre public dans la capitale dans les dernières années de la Guerre d'Algérie. La polémique au sujet du 17 octobre, des responsabilités, de la rétention des archives par les pouvoirs publics, a enflé et s'est poursuivie plusieurs années après la fin du procès Papon. Cette précision est importante aussi parce qu'elle fait de cette référence au 17 octobre 1961, un trait d'actualité médiatique, à la date de publication du roman de Yaël Hassan. Signalons pour finir que l'auteur pour la jeunesse Michel le Bourhis a consacré un texte à ce sujet.¹

Malik raconte pudiquement comment Lalla, sa grand-mère, apprend le drame :

Un ami était venu lui dire que Baba était mort. Il avait été pris dans l'émeute en rentrant chez lui et s'était fait tuer. Cet ami avait juste pu ramasser son violon qu'il leur rapportait. (p. 44)

Le dessin du grand-père tenant son violon, proposé juste après cette phrase par Serge Bloch, renforce l'émotion qui se dégage à la lecture et donne une dimension plus concrète à l'impact de l'Histoire sur les destinées personnelles, ce qui aide le lecteur à réaliser, à comprendre l'Histoire comme une somme d'événements palpables car vécus par des gens comme lui, par monsieur Tout le monde. Reste à permettre à ces personnages de se libérer du poids trop lourd des événements, des épreuves, vécues ou véhiculées par la mémoire collective ou familiale. L'auteur utilise pour cela la transgression de l'interdit, infligé par soi-même comme pour Simon, ou reçu en héritage comme pour Malik.

Simon se souvient devant les collégiens : « Mais je me suis juré alors que... plus jamais je ne toucherais à mon violon. (p. 113) » Cet interdit va gâcher sa vie entière et surtout sa carrière de professeur, l'empêchant d'essayer de déceler des dons chez ses élèves ; c'est cette auto-punition qui le rend furieux lorsque Malik exprime son désir de jouer de cet instrument :

Il n'y a pas que le violon comme instrument de musique ! ... est-ce que j'en joue, moi? Non ! Et pourtant, je ne m'en porte pas plus mal ! (p. 49)

¹Le Bourhis, Michel, *Les yeux de Moktar*, Paris, Syros, 2003 (Les uns les autres).

Mais le vieux professeur comprend peu à peu combien la rencontre avec Malik va changer cet état d'esprit :

Et voilà que Malik, un petit garçon arabe, est arrivé dans la vie du vieux juif que je suis... et voilà que soudain je trouve la force d'affronter ce passé... et d'arriver enfin à m'en détacher, à m'en libérer ! (p. 102)

De son côté, le petit garçon porte sur ces épaules l'interdit familial décrété par sa grand-mère Lalla, traumatisée par la mort de son époux. Elle avait décidé « Que c'était la musique qui avait tué son mari et que, elle, vivante, plus personne en ferait. (p. 46) » Or, cet interdit place Malik face à un dilemme, car il a promis aux apparitions de son grand-père de jouer du violon comme lui, de perpétuer la tradition et de préserver sa mémoire. Par l'entremise de Bella alliée à sa mère Leïla d'un côté, et de l'autre, grâce à Simon qui se résout à transgresser le sien, l'enfant va pouvoir affronter l'interdit et honorer la mémoire de son grand-père sans heurter le chagrin de sa grand-mère qui finit par accepter. Le jour de l'anniversaire de Lalla, Malik prend le violon de Baba et joue devant la famille réunie et attentive à la réaction de la vieille dame :

Elle prit Malik entre ses bras et lui murmura à l'oreille quelques mots en arabe avant de l'embrasser à plusieurs reprises. (p. 134)

Forts de cette victoire sur leur passé et leurs épreuves, Simon et Malik jouent ensemble sur scène avec la complicité de toute la communauté scolaire, lors de la représentation de la comédie musicale qui l'a réunie autour du professeur de musique. Autant pour les personnages que pour les lecteurs, l'émotion est à son comble :

Car tous connaissent à présent l'histoire de la rencontre de ce vieux professeur de musique juif et du petit garçon musulman. (p. 136)

3.2.5/ Conclusion.

Ce ressort de l'émotion et de son efficacité auprès d'un public jeune permet à Yaël Hassan de mener à bien son projet : transmettre la mémoire du peuple juif auquel elle appartient, enseigner l'Histoire de façon plus proche de l'individu, témoigner des épreuves des communautés sans distinction, les associer toutes dans le message de la paix et de la tolérance, et contribuer à sa façon à la réconciliation judéo-musulmane. Très engagée personnellement dans le devoir de mémoire, elle offre avec *Le professeur de musique* un texte très sensible, auquel des adolescents ne sauraient rester indifférents.

Conclusion générale.

1/ Le corpus.

L'étude de ce corpus d'œuvres fictionnelles pour les adolescents contemporains a donné l'occasion d'aborder cinq auteurs différents, entrés depuis plus ou moins longtemps sur les rayonnages des librairies spécialisées, des médiathèques, des centres de documentation et d'information des collèges et dans le palmarès des prix littéraires pour la jeunesse.

Les types de narration, récit, roman historique, journal intime ou récit autobiographique leur sont autant de moyens de s'adresser à un lectorat âgé de dix à quinze ans, selon des points de vue qui ne diffèrent que légèrement. En effet, un seul des cinq textes adopte le point de vue du romancier qui se fait alors narrateur omniscient. Le recours au style indirect libre permet alors au lecteur de pénétrer la conscience du personnage.

L'intention auctoriale, affichée ou non et propre à chaque écrivain, prend en compte le lecteur destinataire et le considère comme un interlocuteur privilégié. Elle prend l'adolescent à témoin et lui expose une vision des relations entre juifs et musulmans dans un contexte précis, mais qui se veut porteuse d'un message universel, valant pour tous les groupes humains.

En effet, et poursuivant le même but de promotion de la paix et de la tolérance, les cinq romans ici considérés se rejoignent pour affirmer que la culture, l'éducation et la connaissance sont indissociables de l'acceptation de l'autre dans toute sa différence, acceptation toujours victime de la peur induite par l'ignorance. Littérature, musique, sciences, savoirs traditionnels de l'une ou l'autre culture sont autant d'atouts pour comprendre et vivre ensemble dans le respect de chacun.

Transmettre aux jeunes générations est aussi le devoir que s'imposent les écrivains réunis dans cette étude : mémoire collective d'Al Andalous, de la Shoah ou de la guerre d'Algérie et ses conséquences en France, mémoire individuelle ou familiale, véritable mise en abyme de l'Histoire des communautés, expériences de vie dans lesquelles les êtres terrassés par la violence et l'absurde jettent tous leurs espoirs d'une vie commune et paisible.

Pour conserver le souvenir et tirer les leçons du passé, les écrivains parient sur la jeunesse, celle de leurs personnages et celle du lecteur. Expliquer inlassablement, raconter une histoire pour que l'Histoire ne se répète pas, imaginer le meilleur pour faire reculer le pire, c'est tout l'enjeu de ces textes, parmi d'autres.

Engagés dans la défense d'idées qui leur tiennent à cœur pour des raisons personnelles et différentes, auteurs et personnages prônent un pacifisme entre juifs et musulmans qui a du mal à se faire entendre auprès des jeunes par d'autres voies que le récit.

2/ Le roman contemporain pour adolescents et son rôle.

Le roman est donc un médium de choix pour une transmission efficace et un témoignage qui porte ses fruits. Les auteurs ont à leur disposition des outils variés : les personnages héros sont du même âge que le lecteur potentiel et ils affrontent en même temps la période si délicate de l'adolescence.

Toute la palette des sentiments colore les textes, du lien amoureux à l'amitié, de l'amour maternel et filial à l'admiration pour un maître ou un ami. Le ressort émotionnel, largement mis à contribution, répond au goût du lecteur adolescent pour l'histoire, vécue ou fictive, d'un héros de son âge qui lui permet de prendre sa place dans le temps de la lecture ou tout du moins de l'accompagner, de se sentir à ses côtés. L'effet de réel apporté par la narration à la première personne, les préfaces et autres post-scriptum indiquant la valeur documentaire de l'histoire narrée, favorisent ce phénomène.

Effectivement, rien ne permet mieux aux auteurs d'atteindre le lecteur et de s'en faire entendre que de favoriser une identification avec le héros : s'appeler Sarah ou Soliman quelques heures, tenir un fusil-mitrailleur ou déambuler dans la vieille Jérusalem avec Valérie Zénatti, souffrir et se débattre avec elle-même à la place de Yaël, soutenir Malik et réaliser son rêve avec lui, autant de truchements pour devenir l'autre ou au moins pour le comprendre et prendre conscience de sa différence, s'ouvrir à lui.

Le roman pour adolescents tel que nous l'entrevoyons avec ces cinq textes présente aussi un avantage indéniable dans l'enseignement de l'Histoire autrement. La collusion fréquente, et pas seulement dans le roman historique dont elle est à la base, entre l'Histoire d'une ou plusieurs communautés et l'histoire individuelle des personnages prise dans les soubresauts de la première, suscite un intérêt comme l'indique Michel Peltier : « Lire les écrits historiques aide à faire aimer l'Histoire, à en ouvrir l'accès à un plus grand nombre d'enfants... »¹ L'intérêt didactique de ce corpus abonde en son sens lorsqu'il ajoute : « Ces récits apportent non seulement des connaissances, du plaisir et des émotions, mais peuvent encore conduire les jeunes vers des investigations dans d'autres documents. »²

A la différence des documentaires, le récit utilise en outre un ton proche de l'individu, un vocabulaire qui lui est familier et favorise le rapprochement avec le lecteur, l'entrée dans l'intimité du personnage et l'appréhension quasi empirique des événements.

Enfin, la lecture d'une fiction permet le recul car cette activité intime joue sur la liberté du lecteur d'interrompre ou de reprendre sa lecture quand il le souhaite, de prendre le temps nécessaire à son adhésion aux idées présentées ou son identification au héros, de négocier avec ses propres émotions.

Libéré de l'aspect brutal et incontrôlable des images immédiates diffusées par la télévision ou le réseau Internet, le lecteur peut répondre à son rythme à l'invitation de l'auteur qui cherche à stimuler sa réflexion débutante sur la vie politique et sociale au travers d'un sujet très sensible qui le concerne tout autant que les personnages.

Le roman s'avère donc et finalement un outil précieux pour la construction de soi et la compréhension de l'autre dans toute sa différence ; ce rôle, défendu par les cinq romans pour adolescents entrevus ici et sur un thème particulier, n'est-il pas tout simplement celui de toute littérature ?

¹Peltier, Michel, *op. cit.*, p. 15.

²Ibid., p. 14.

Bibliographie

1/ Corpus étudié :

- CAUSSE, Rolande, *Sarah de Cordoue*, Paris, Syros, 1997 (Les uns les autres).
- MASSENOT, Véronique, *Soliman le pacifique-Journal d'un enfant dans l'Intifada*, Paris, Livre de poche jeunesse, 2003 (Histoires de vie).
- ZENATTI, Valérie, *Quand j'étais soldate*, Paris, L'Ecole des loisirs, 2002 (Médium).
- CADIER, Florence, *De Jérusalem à Nevé Shalom*, Paris, Syros, 2004 (Tempo).
- HASSAN, Yaël, *Le professeur de musique*, Paris, Casterman, 2000 (Romans junior Comme la vie).

2/ Romans contemporains pour la jeunesse : autres titres

2.1/ Al Andalous :

- COSEM, Michel, *Loin de Grenade*, Paris, Syros, 2004 (Tempo).

2.2/ Israël et Palestine :

- CARMI, Daniella, *Samir et Jonathan*, Paris, Hachette, 2002 (Livre de poche jeunesse Mon bel oranger).
- CLINTON, Cathrin, *La colombe de Gaza*, Toulouse, Milan, 2003 (Hors série).
- FERRARA, Antonio, *Les pins de Ramallah*, Bordeaux, La compagnie créative, prévu en 2006.
- FINK, Galit et SHA'BAN Mervet Akram, *Si tu veux être mon amie*, Paris, Gallimard, 2002 (Folio junior).
- GHAZY, Randa, *Rêver la Palestine*, Paris, Flammarion, 2002 (Grands formats).
- HASSAN, Yaël, *Tant que la terre pleurera*, Paris, Casterman, 2004 (Romans junior).
- SHAHAR, David, *Riki, un enfant à Jérusalem* (1986), Paris, Gallimard jeunesse, 2003 (Folio junior).
- ZENATTI, Valérie, *Une bouteille dans la mer de Gaza*, Paris, L'école des loisirs, 2005 (Médium).

2.3/ Juifs et musulmans en France :

- HASSAN, Yaël et HAUSFATER-DOUIEB, Rachel, *De Sach@ à Mach@*, Paris, Père Castor Flammarion, 2001 (Castor poche senior).
- MORGENSTERN, Susie, *Les deux moitiés de l'amitié*, (1983), Paris, L'école des loisirs, 2003 (Médium).

3/Textes critiques :

3.1/ Monographies :

La forme littéraire du roman :

- PELTIER, Michel, *Trésors des récits historiques pour la jeunesse*, Créteil, Scéren-cndp, 2002 (Argos démarches).
- REY, Pierre-Louis, *Le roman*, Paris, Hachette supérieur, 1992 .
- SOLET, Bertrand, *Le roman historique, invention ou vérité ?*, Paris, Editions du Sorbier, 2003 (La littérature jeunesse, pour qui, pour quoi ?).
- THALER, Danielle et JEAN-BART, Alain, *Les enjeux du roman pour adolescents - Roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'harmattan, 2002 (Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse).

Textes documentaires d'Histoire et de civilisation :

- CHEBEL, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans - Rites, mystiques et civilisation*, Paris, Albin Michel, 1995.
- COLLECTIF, *Histoire de l'autre*, (2003), traduit de l'arabe par Rachid Akel, traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech, Paris, Liane Lévy, 2004.
- HOURANI, Albert, *Histoire des peuples arabes*, traduit de l'anglais par Paul Chemla, Paris, Edition du Seuil, 1993 (Histoire points).
- SANBAR, Elias, *Les Palestiniens dans le siècle*, Paris, Gallimard, 1994 (Découvertes Histoire).

3.2/ revues :

- Lecture jeune, *Visions du conflit israélo-palestinien*, n° 113, mars 2005.Sitographie

Sitographie

1/ Littérature jeunesse :

- www.ricochet-jeunes.org
- www.citrouille.net
- www.comptines.fr
- www.veroniquemassenot.net

2/ Institutions :

- www.academie-francaise.fr
- www.mfa.gov.il (Ministère israélien des Affaires étrangères).

3/ Histoire et Civilisation :

- www.imarabe.org (Institut du monde arabe).

4/ Pédagogie :

- <http://pedagogie.ac-toulouse.fr/culture/religieux>

5/ Nevé Shalom-Wahat as-Salam :

- <http://nswas.org>
- www.erf-auteuil.org/conferences/neve-shalom-wahat-as-salam.